

Zeitschrift: Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles
Herausgeber: Cercle vaudois de généalogie
Band: 29 (2016)

Artikel: La famille de Schoulepnikoff, de la Russie au canton de Vaud
Autor: Schoulepnikoff, Chantal de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1085164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La famille de Schoulepnikoff, de la Russie au canton de Vaud

Chantal de Schoulepnikoff

Cet article fait suite à celui publié par Pierre-Yves Favez dans la *Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles* en 2013, article intitulé «La famille de Rumine à Lausanne et ses armoiries»¹. En faisant ses recherches sur cette illustre famille, l'auteur a découvert les liens de parenté qui unissent les Rumine et les Schoulepnikoff²: c'est ainsi qu'il m'a été proposé de tenter de retracer le parcours de mes ancêtres. Cette quête se fonde principalement sur les archives familiales, malheureusement lacunaires, qui sont parvenues jusqu'à moi, ainsi que sur les documents fournis par une lointaine parente russe dans les années 1990, en particulier une Généalogie³ qui permet de remonter jusqu'au XVI^e siècle. Dans cette étude, je m'appuie également sur les Mémoires de ma grand-tante Catherine (Kitty)

de Schoulepnikoff, source précieuse datant de 1930 environ, qui dévoile des pans de l'existence de cette famille russe au canton de Vaud.

C'est mon arrière-grand-père, Michel de Schoulepnikoff, qui est venu s'établir en Suisse avec sa famille dès les années 1860. On ne connaît pas les raisons précises qui l'ont poussé à quitter la Russie et à émigrer, nous y reviendrons dans le chapitre «Une nouvelle vie».

Origines de la famille de Schoulepnikoff

Les traces de la famille de Schoulepnikoff sont attestées depuis un certain Prokofi, dont le fils Ivan Prokofevitch est mentionné en 1629 comme propriétaire foncier dans le district de Galitch, ville située dans l'oblast de Kostroma⁴ sur la rive sud du lac Galitchskoïe⁵.

La famille possède depuis 1802 un blason impérial inscrit dans le Livre des armoiries⁶.

¹FAVEZ, Pierre-Yves, «La famille de Rumine à Lausanne et ses armoiries», *Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles*, 2013. Neuchâtel: Éditions Alphil, 2014.

²L'orthographe du nom est fluctuante: Schoulepnikov, Schoulepnikow, Shoulepnikoff... J'adopte ici l'orthographe Schoulepnikoff, sauf dans les citations où je reproduis l'orthographe choisie par l'auteur.

³OJNAS, Dimitri, *Généalogie de la famille de Schoulepnikoff*, [s.l.], [s.d.], transmise par Natalia Ivanova en novembre 2004. Original en russe, traduit en 2005 par Alexandra Roubakine. Généalogie établie selon les documents de A.A. Grigorov, d'après les sources suivantes: Archives d'État historiques de Russie, Archives d'État du district de Kostroma, Archives d'État de la Marine russe, Liste de la Marine, ainsi que de RUMMEL, Vitol'd Vladislavovitch et GOLUBSOV, Vladimir Vladimirovitch, «Recueil généalogique des familles de la noblesse russe», Saint-Pétersbourg 1886-1887, 2 vol. Toutes les informations généalogiques qui suivent sont tirées de ce document.

⁴Kostroma, ville faisant partie de «l'anneau d'or» des villes princières qui entourent Moscou, située à 300 kilomètres au nord-est de la capitale, au confluent de la Volga et de la Kostroma.

⁵Le lac Galitchskoïe est à 109 kilomètres au nord-est de Kostroma.

⁶Voir note 3. Il est précisé que l'inscription figure dans la partie 7, page 71 (décret de la Geroldia du 16 août 1802). La Geroldia est l'organe du Sénat (1722-1817) qui tenait les comptes des nobles au service de l'État, défendant leurs priviléges, tenait à jour les livres généalogiques et composait les armoiries.



Armoiries (blason impérial) de la famille de Schoulepnikoff, 1802.
Photographie Truus de Jong, 2014. Archives privées.

Le blasonnement a été établi par Pierre-Yves Favez, sur la base d'un document russe⁷:

« Ecartelé, au 1 d'azur à la foi de carnation issant de nuages d'argent aux flancs, au 2 d'argent à l'épée du même garnie d'or posée en barre sur un livre relié en cuir mouvant d'une terrasse de sinople, au 3 d'argent à la nef contournée au naturel, équipée d'argent et voguante sur une mer d'azur, et au 4 d'azur à la colombe d'argent posée sur une colonne d'or mouvant d'une terrasse de sinople. »

À la 6^e génération, après une lignée de propriétaires fonciers dans la région de Galitch, Serge de Schoulepnikoff (1724-1797) semble être le premier membre de la famille à entrer dans l'armée. Il participe à la guerre de Sept Ans, où il est blessé, est nommé capitaine de cavalerie avant de devenir conseiller de cour; il revêt ensuite la fonction de juge lors de l'ouverture du gouvernement général de Kostroma, puis de Vologda, ville située à 173 kilomètres au nord-ouest de Kostroma. Avec sa femme née Domnika Ivanovna (env. 1750-1806) et leurs onze enfants, il vit sur le domaine de Treskovo dans la région de Kostroma. Domnika, qui a la réputation d'être aussi belle qu'intelligente, brillante en société, comme le précise sa biographie figurant dans la Généalogie⁸, s'occupe aussi d'œuvres de bienfaisance et fait construire pour les pauvres une annexe dans la propriété de Treskovo. Comme son mari, elle est enterrée dans le cimetière des Schoulepnikoff,

près de l'église de Losevo (district de Soligalitch, province de Kostroma). Parmi leurs onze enfants, Alexandra (15 février 1787-16 mai 1866) a eu quant à elle une destinée particulière: en 1800, elle est admise comme pensionnaire par l'impératrice Maria Feodorovna, femme de Paul I^{er}, à l'Institut Sainte-Catherine destiné aux jeunes filles nobles. Puis elle épouse en janvier 1809 le général Semen Stepanovitch Gotovtsev qui, peu après le mariage, retourne à son régiment et perd la vie au combat en août 1809. Une fille, Anna, naît en novembre 1809, mais elle meurt en 1813 le jour de son anniversaire. À la suite de ces tragiques événements, Alexandra fait le serment d'entrer dans les ordres et se retire en 1819 dans le couvent de Goritsy⁹. Elle y réalise des peintures d'icônes pour l'église Saint-Alexis. En 1845, elle devient Mère supérieure et prend le nom de Mère Théophanie. Elle est alors envoyée à Saint-Pétersbourg pour y construire un nouveau monastère, le couvent de la Résurrection. Grâce à ses efforts et à ceux des religieuses qui l'accompagnent, celui-ci est terminé en 1866: il comprend plusieurs églises, un cimetière, des logements pour les religieuses et des bâtiments administratifs, ainsi que des ateliers, un grand jardin, un potager, des serres et une étable. L'ensemble a coûté 360 000 roubles, dont le gouvernement paie 150 000 alors que c'est à Mère Théophanie de trouver le reste des fonds. La famille impériale patronne l'établissement et lui rend souvent visite. Mère Théophanie, décédée en 1866, est enterrée dans le cimetière du monastère Novodevitchi¹⁰, où l'ont rejoints des membres de sa famille et de sa parenté.

⁷ Ce document figure sur le site <https://gerbovnik.ru/arms/989.html> (traduction littérale par Julia Hedström le 25 janvier 2017 et adaptation en termes héraldiques par Pierre-Yves Favez le 27 janvier 2017). Une description avait été établie précédemment par le docteur Olivier Clottu, héraldiste neuchâtelois: « *La concession de ce blason, dit naturaliste, date du siècle passé. Ces armoiries sont assez typiques de l'héraldique slave qui désire décrire dans l'écu les motifs de l'armoirie ou plutôt de son octroi. Ici le premier quartier représente une aide ou une réconciliation, le second la loi (ou l'évangile?) défendue par une épée, le troisième un voyage en mer ou un combat naval, le quatrième la colombe de la paix sur une colonne. Il s'agit sans doute d'un ancêtre qui a été récompensé par ce blason pour son intervention militaire, politique ou juridique.* », Archives privées, *Lettre du Docteur Olivier Clottu à Mme Catherine Terrisse-de Schoulepnikoff*, Saint-Blaise, 29 juin 1972.

⁸ Source: Généalogie, voir note 3.

⁹ Monastère de la Résurrection, situé dans l'oblast de Vologda, au nord de la Russie, fondé en 1544 et fermé par les bolcheviks en 1920. Depuis 1990, une petite communauté de religieuses s'y est installée à nouveau. Source: [https://wikipedia.org/wiki/Monastère_de_Goritsy](https://wikipedia.org/wiki/Monast%C3%A8re_de_Goritsy), ainsi que divers guides de voyage en russe.

¹⁰ Le cimetière existe toujours, il est situé au n° 100 de Moskovsky Prospekt. Il est proche du couvent Smolny (Voskressenski). Source: www.saint-petersburg.com/cemeteries/novodevichy-cemetery



La ville de Kostroma. Gravure colorée, environ 1850.

Aus der Kunstanst.d. Bibl. Inst. in Hildbh. Eigenthum der Verleger. Reproduction Truus de Jong, 2016. Archives privées.

Son frère Paul de Schoulepnikoff (1784-env. 1833) suit la carrière militaire: lieutenant dans le régiment des grenadiers impériaux, il prend part aux batailles d'Austerlitz (1805), de Guttstadt (1807), de Heilsberg (1807) et de Friedland (1807), où il est blessé. Nommé lieutenant-colonel et chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, il est propriétaire des domaines de Treskovo, Jelniskoe et Ivonino.

Paul épouse Nathalie de Zinovieff (1793-1868), sœur du général-adjudant Nicolas de Zinovieff¹¹ dont

¹¹ Nicolas de Zinovieff (dates inconnues), général-adjudant marié avec Ioula Batiouchkova, dame d'honneur et sœur du poète Constantin Batiouchkov (1787-1855), ami d'Alexandre Pouchkine. Source: Généalogie, voir note 3.

la famille a des liens de parenté avec les princes Orloff et les princes Kozlovski. Elle possède également de grandes propriétés dans les districts de Kinechma, d'Ostanino et de Daniltsevo, ainsi que de nombreux villages. Elle est enterrée dans le cimetière du monastère Novodevitchi.

Paul et Nathalie de Schoulepnikoff ont deux fils. L'aîné, Basile (1817-1888), diplômé de l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, est un propriétaire foncier possédant des terres dans les provinces de Kostroma, conseiller d'État, maréchal de la noblesse de la province de Kostroma ainsi que des districts de Soligalitch et de Tchoukhloma. En plus de ses nombreux domaines dans les trois provinces, il possède à Kostroma une maison en pierre, sur les bords de la Volga. Marié une première fois à Elisabetha Alexandrovna Koupriéanova (1829-?), et une seconde fois à Sophia Ivanovna Apouchkina (1815-1902), il a sept enfants. Il est enterré dans le village de Losevo. Contrairement à son frère Michel, lui et sa famille sont restés en Russie dans la région de Kostroma, sauf une de ses filles, Nathalie, qui épouse en secondes noces un Autrichien nommé Mussard et vit à Vienne.

Michel de Schoulepnikoff (8^e génération)

Michel de Schoulepnikoff, mon arrière-grand-père, naît le 5 septembre 1824 à Moscou, mais il passe la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse à Saint-Pétersbourg. Son père meurt alors qu'il n'a que 9 ans. Fils cadet, il est pour sa mère l'objet d'une tendresse toute spéciale. Il est fréquemment invité chez son oncle Nicolas de Zinovieff qui n'a pas eu d'enfants et a reporté son affection sur ses neveux. Michel étudie les langues orientales à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, et termine premier de sa classe. Puis il entre au service de l'État et devient chambellan à la cour du tsar Nicolas I^{er}.



Michel de Schoulepnikoff dans les années 1860.

Photographie Carl Wigand, Berlin,
Unter den Linden 62-63. Archives privées.

Le diplomate

Sauf indication contraire, toutes les citations qui suivent sont extraites des Mémoires de Catherine dite Kitty, fille cadette de Michel¹² :

« Mon père fut gentilhomme de la Chambre et comme tel prit part à plus d'une cérémonie intéressante. Avec quel entrain il nous décrivait par exemple la solennelle entrée de l'Empereur Alexandre II à St-Pétersbourg après les fêtes du couronnement à Moscou (7 septembre 1856). »

¹² Archives privées, *Textes manuscrits incomplets, rédigés par Catherine dite Kitty de Schoulepnikoff dans les années 1930, à l'intention de son neveu Paul-Michel de Schoulepnikoff*. Retranscrits en novembre 2015 par Chantal de Schoulepnikoff (quelques libertés ont été prises dans la retranscription pour la rendre plus lisible, en particulier en ce qui concerne la ponctuation).

Michel entre dans la diplomatie et passe 6 ans à Berlin (1859-1865) comme attaché d'ambassade. À ce titre, il doit traiter les questions liées à l'insurrection polonaise (1861-1864) contre l'empire russe.

« Il entra d'abord au Ministère des Finances, passa ensuite au Ministère des Affaires étrangères et fut six ans à Berlin, attaché à l'Ambassade. Les souvenirs de mon père se reportaient avec plaisir à cette période de sa vie et il aimait à nous en décrire les émotions, liées à la grande révolte des Polonais, dont il fallait surveiller les agissements sans trêve ni repos. Comme diplomate, mon père avait naturellement ses entrées à la Cour à Berlin et se trouvait en rapport avec bien des personnalités intéressantes. »

Dans ses Mémoires, Kitty raconte que son père aurait eu à la fin de son séjour à Berlin une possibilité d'avancement, mais que le ministre Gortschakoff¹³ aurait obtenu ce poste pour son fils.

« En compensation, mon père reçut en 1866 le titre de "conseiller d'Etat actuel"¹⁴ avec celui d'Excellence, et se retira du service actif. Il se rattacha dès lors à la Légation russe de Berne, poste purement honorifique et qui lui laissait une parfaite liberté d'action. Depuis cette époque, mon père se consacra à sa famille dont il fit le bonheur, à ses amis, à ses occupations musicales et intellectuelles. »

Ce titre d'attaché d'ambassade lui donne droit au passeport diplomatique. Sa seule obligation est, semble-t-il,

de se présenter chaque année à la Légation impériale à Berne¹⁵.

Le père de famille

En 1851, Michel épouse Catherine de Rumine, née le 16 juin 1830, fille d'un lieutenant de la garde impériale et nièce de Basile de Rumine, marié à la princesse Catherine de Shahafskoy¹⁶. Le mariage de Michel et Catherine a lieu à l'église de Viborg (Danemark)¹⁷, comme le précise une attestation datée du 30 avril 1854¹⁸.

Les Mémoires de Kitty narrent la rencontre de Michel et de son épouse et apportent quelques détails sur la famille de Catherine de Rumine :

« Ma chère Maman et l'un de ses frères l'Oncle Gabriel étaient les ainés de la famille, puis plusieurs frères, Jean, Constantin, Paul, Pierre et une sœur, Nadine, de douze ans plus jeune que Maman. Plus tard les deux sœurs se sont tendrement liées. Tante Nadine a été pour moi une seconde mère. Elle a épousé le prince Alexandre Metchersky – famille de la noblesse très monarchiste, conservateur, réactionnaire. La pauvre Tante Nadine a eu bien des épreuves. Au bout de peu d'années, son mari a eu une maladie de cerveau. Les premières années, c'était un malade très doux et je me rappelle qu'il venait à l'Églantine et que mon cher père cherchait à le distraire. »

¹³ Le prince Alexandre Gortschakoff (1798-1883), ministre des Affaires étrangères de Russie entre 1856 et 1882, a deux fils dont l'aîné, Michel (1839-1897), a été entre autres ministre plénipotentiaire à Madrid.

¹⁴ Selon La « Table des Rangs » qui est une hiérarchisation des degrés de noblesse créée par l'oukase de Pierre le Grand en 1722, et qui donc détermine le degré de dignité dans la noblesse selon la hiérarchie des fonctions (14 degrés), le titre de « conseiller d'Etat actuel » se situe au 4^e rang. Source : Généalogie, voir note 3, et GRÉZINE, Ivan, *Les orthodoxes russes en Suisse romande*, Genève : Éditions Nemo, 1999, 155 p., p. 139-140.

¹⁵ En 1866, le poste d'ambassadeur à Berne était occupé par Alexandre Ozeroff (en poste de 1862 à 1868 comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire), puis par Nicolas Giers (en poste de 1869 à 1872) et enfin par le prince Michel Gortschakoff (1872-1878). Il s'agit peut-être de celui qui est cité dans la note 13. Source : GRÉZINE, Ivan, *Les orthodoxes russes...*, op. cit. p. 21-22.

¹⁶ Voir l'article de FAVEZ, Pierre-Yves, « La famille de Rumine à Lausanne et ses armoiries », *Revue vaudoise de généalogie...*, op. cit.

¹⁷ Pourquoi Viborg ? Peut-être en raison des liens amicaux des Schoulepnikoff avec la famille von Nicolay (voir note 35), qui a compté plusieurs diplomates et a possédé entre 1788 et 1943 une propriété à Viborg, le château de Monrepos.

¹⁸ Archives privées, *Document manuscrit en langue russe*, 30 avril 1854, déchiffré par Sandor Kuthy.



Deux portraits en miniature de Catherine de Schoulepnikoff, née de Rumine. Aquarelle sur ivoire. Non signé, non daté. Photographie Claude Tanner, 1988. Archives privées.

Mais avec le temps la maladie a empiré et, à Paris, il a fallu le mettre dans un établissement. Il est mort en 1874. Tante Nadine a eu 3 fils, Pierre qui n'a jamais pu faire d'études, et s'est marié en Russie, Nicolas, le compagnon fidèle de sa mère, très pieux à la manière orthodoxe, et un autre, mort à quelques mois.

Les frères de Maman, très riches à l'origine, se sont plus ou moins ruinés : l'Oncle Jean trop bon pour des amis, l'Oncle Constantin par sa passion pour les arts, il achetait beaucoup de tableaux, l'Oncle Paul très généreux aussi et maréchal de noblesse, ce qui l'obligeait à de nombreuses réceptions. L'Oncle Gabriel et l'Oncle Pierre, je ne sais comment. Mais tous excepté l'Oncle Gabriel aidé par Maman se sont débrouillés et ont fait

leur chemin dans le monde. L'Oncle Jean a eu une belle situation comme chef, l'Oncle Paul dans une banque, l'Oncle Pierre marin pour commencer et entrer dans la diplomatie plus tard. Il était vice-consul à Paris sous les ordres d'un grand ami le consul Dessauroff (?). Logeant à l'Ambassade, il était en rapport avec notre ambassadeur le Prince Orloff¹⁹ et nous racontait bien des choses intéressantes.

Maman a eu les meilleurs professeurs et était invitée à la Cour par les jeunes grandes-duchesses Hélène-Catherine

¹⁹ Le prince Nicolas Orloff (1827-1885), ambassadeur à Paris de 1872 à 1876.

et Elisabeth²⁰. Il s'agissait à dîner de causer d'une manière agréable et intéressante et le soir de faire preuve d'esprit, en prenant part à de petits jeux écrits. Plus tard, la grande-ducasse Catherine et Maman échangeaient chaque année une dépêche de félicitations à la Sainte-Catherine 25 novembre style ancien, 6 décembre nouveau style. En Russie le jour du nom est fêté presque à l'égal du jour de naissance – très avantageux pour les enfants!

Maman était une ravissante jeune fille et a conservé sa beauté presque jusque sur son lit de mort. À 14 ans déjà, elle avait pris le cœur de Papa à un concert universitaire. Celui-ci la montrait de loin à ses camarades qui lui disaient: "Tu as bon goût". Il y eut d'autres candidats à la main de Maman mais Papa, le futur diplomate, ne négligea rien pour remporter la victoire et entre autres se montra rempli d'égards pour Miss Spencer, l'institutrice très distinguée de Maman qui éleva aussi les frères, était l'amie de la famille et le resta toute sa vie. Elle était très intellectuelle et accompagnait Maman dans les soirées. En vieillissant elle devint frileuse et se couvrait de vêtements chauds. Le seul mot qu'elle apprit dans le courant de ses 30 ans en Russie, ce fut *juipka – jupon!*"

Comme en atteste ce passage, Catherine de Rumine reçoit une excellente éducation, comme toute jeune fille de la noblesse: non seulement elle est entourée de professeurs chevronnés, mais elle apprend aussi les règles de la sociabilité, ce qui lui assurera toutes ses chances pour devenir une femme accomplie. Ses relations avec la cour montrent que ses parents avaient leurs entrées auprès de la famille du tsar et donnent un aperçu du train de vie de cette famille, conforme à celui de l'élite russe cosmopolite.

²⁰ Il s'agit probablement des filles de Charlotte de Wurtemberg (1807-1873), devenue grande-ducasse Hélène après son mariage avec le grand-duc Michel de Russie (1798-1849), fils cadet de du tsar Paul I^{er}: Elisabeth (1826-1845) qui épousera Adolphe I^{er}, duc de Nassau (1792-1839); Catherine (1827-1894) qui épousera le duc Georges-Auguste de Mecklembourg-Strelitz (1824-1876).

Michel et Catherine de Rumine donnent naissance à quatre enfants: Hélène (1852-1930) qui épousera Modeste de Korff (1842-1933)²¹, Louise (ou Elisabeth selon une autre source) dite Lily ou Lilly (1854-1881) qui épousera Nicolas de Zinovieff et mourra en couches le 12 septembre 1881, Nicolas (né le 17 novembre 1856²² à Saint-Pétersbourg, décédé le 13 avril 1934 à la Tour-de-Peilz), voir plus bas le chapitre qui le concerne, et enfin Catherine dite Kitty (née le 5 mai 1859-décédée le 6 avril 1940 à Gorgier/NE), auteur des Mémoires.

Une nouvelle vie, entre voyages et mondanités

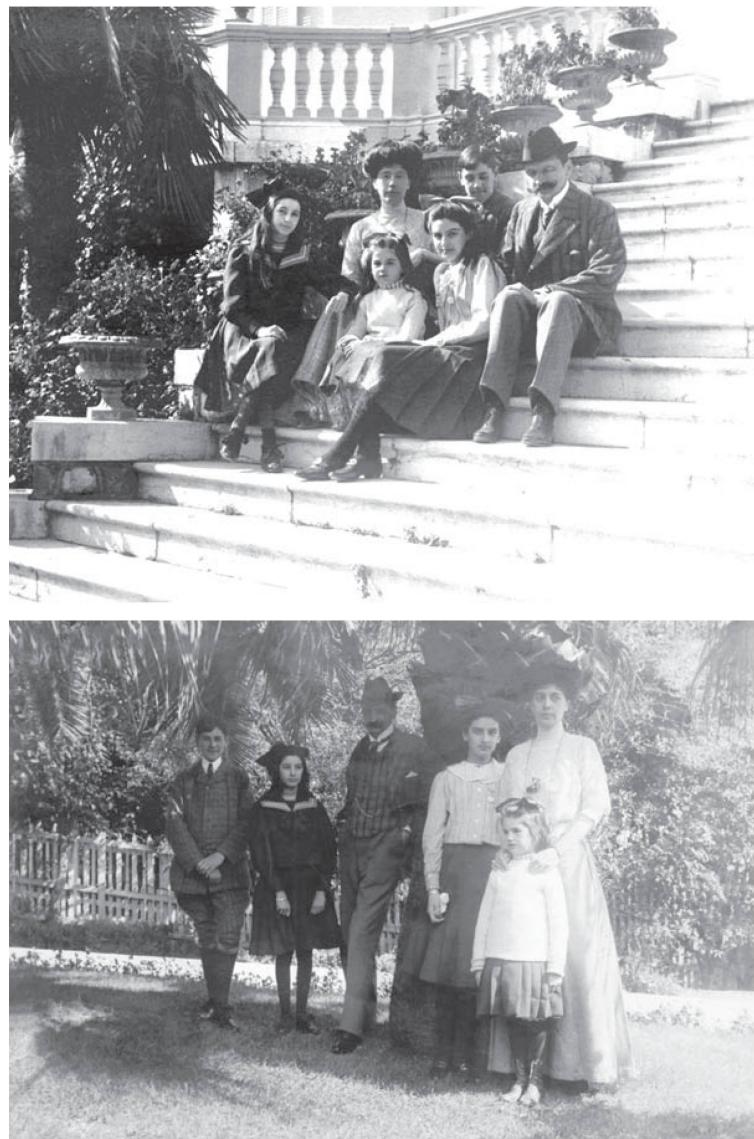
Michel quitte donc la Russie en 1866 avec sa famille, sans qu'il soit vraiment possible d'en connaître les raisons dans l'état actuel des recherches: s'agirait-il de la déception quant à ce poste prestigieux qui lui aurait échappé? ou d'une disgrâce? ou encore des conséquences des réformes menées par le tsar Alexandre II qui proclame en 1861 par oukase la liberté personnelle des serfs, se heurtant ainsi à une grande opposition de la noblesse²³? Il semble en tout cas que Michel ait décidé de vendre ses terres et ses propriétés, de s'éloigner de la Russie et de partir sur les routes de l'Europe, suivant ainsi l'exemple de l'oncle de sa femme, Basile de Rumine, qui était venu s'installer avec sa famille à Lausanne pour des raisons de santé²⁴. Sans doute

²¹ Sans doute de la famille du baron Modeste de Korff (1800-1876), homme d'État de la Russie impériale, président de la bibliothèque impériale, élevé au rang de comte russe en 1872. L'état actuel des recherches ne permet pas de préciser le degré de parenté. Hélène et son mari auront trois enfants, Emmanuel (dates inconnues, probablement décédé jeune), Georges (1884-1975) et Véra (1887-1977).

²² Dans la plupart des documents officiels, la date de naissance de Nicolas est indiquée comme suit: le 17/30 novembre 1856. Cette double date est due à l'application de deux calendriers (julien et grégorien). Elle apparaît également dans le texte de Kitty cité plus haut.

²³ Voir CARRÈRE D'ENCAUSSE, Hélène, *Alexandre II, le printemps de la Russie*. Paris: Fayard, 2008, 522 p.

²⁴ Voir AUBERSON, David et MEUWLY, Olivier, *Deux siècles de présence russe en Pays de Vaud. Actes du colloque du 11 juin 2011*. Genève: Slatkine, 2012; ainsi que CHICHKINE, Mikhaïl, *La Suisse russe* (traduit du russe par FELLOUS, Maryline), Paris: Fayard, 2007.



La famille de Schoulenikoff dans les années 1860.
Lieu, date et photographe inconnus.
Archives privées.

une explication se trouve-t-elle dans les archives russes qui n'ont pas pu être explorées pour le moment.

La mémoire familiale veut que la raison de cet exil soit liée à des questions religieuses et en particulier à une conversion au protestantisme. Mais cette hypothèse ne semble pas plausible si l'on analyse en détail les éléments dont nous disposons. Nous y reviendrons dans le chapitre «Les questions religieuses».

En 1866, Michel et sa famille commencent leur périple par des séjours à Lausanne, soit à la Villa de l'Églantine²⁵ chez les Rumine, soit à l'hôtel *Beau-Rivage* (en hiver), soit au château de Rovéréaz.

Le charmant témoignage d'une contemporaine, Anne van Muyden-Baird, met en lumière la sociabilité des familles Schoulepnikoff et Rumine à Lausanne, en particulier les jeux d'enfants²⁶:

«Parmi nos amies de Lausanne, il y avait des jeunes filles de notre âge que nous avions grand plaisir à voir: les trois de Shoulepnikow, parentes de M^{me} de Rumine. Elles habitaient la charmante maison de l'Églantine. M. de Shoulepnikow était musicien, sa femme aussi. Gabriel de Rumine était souvent chez eux. On disait qu'éventuellement il épouserait l'aînée de nos amies [...]. Nous étions toujours aimablement reçus par M. et M^{me} de Shoulepnikow, et lorsque M. de Rumine y était, on s'amusait beaucoup, car il avait généralement avec lui un ami, Raoul Pictet, de Genève, qui devint chimiste célèbre²⁷. Ces

²⁵ Villa de l'Églantine, construite en 1845-48 par l'architecte Fridolin Simon pour Basile de Rumine, détruite en 1959. Voir l'article de FAVEZ, Pierre-Yves, «La famille de Rumine à Lausanne et ses armoiries». *Revue vaudoise de généalogie...*, op. cit., et note 44.

²⁶ VAN MUYDEN-BAIRD, Anne, *Ouchy mon village... Souvenirs de l'autre siècle 1855-1880*, Lausanne: Éditions Spes, 1943, p. 52-54. L'anecdote, non datée, se situe probablement entre 1866 et 1868. Anne Baird (1855-1945), arrière-petite-fille du colonel Henri de Cerjat, épouse en 1879 Hermann van Muyden.

²⁷ Raoul Pictet (1846-1929), physicien suisse qui obtint pour la première fois la liquéfaction de l'azote et de l'oxygène par l'action simultanée d'une haute

deux messieurs étaient de merveilleux prestidigitateurs; M. Pictet pouvait accomplir n'importe quelle prouesse avec des pièces d'argent, des mouchoirs et des cartes.

Nous fûmes invités un après-midi à l'Églantine. Il pleuvait et on ne pouvait s'amuser au jardin. Quelqu'un suggéra des charades, ce qui fut accepté. Après de longues discussions, on se mit d'accord sur le mot "mariage". Je ne me souviens pas maintenant comment nous avons disposé de ces mots "mari" et "âge", mais pour le mot entier et final nous habillâmes Miss Ferguson²⁸ en mariée, aussi élégamment que possible; elle tenait un bouquet à la main, et sur la tête nous lui avions posé un rideau de mousseline brodée en guise de couronne. Le marié était le précepteur de Nicolas, le frère de nos amies. Ce précepteur se nommait Delessert. Celui-ci était tout prêt à être le marié, car notre institutrice était jolie et amusante. Lui aussi on le fit beau: il eut une fleur et un flot de rubans blancs à la boutonnière. Puis nous fîmes venir les spectateurs, c'est-à-dire M. et M^{me} de Shoulepnikow; ce fut désastreux! Ceux-ci, indignés et vraiment fâchés, nous firent une petite scène. Ils nous dirent que le mariage était quelque chose de sacré, qu'ils ne comprenaient pas comment nous osions être pareillement légères, etc. Nous étions toutes absolument malheureuses, la pauvre Miss n'y comprenait rien du tout. M. Delessert s'enfuit et on ne le revit même pas pour le goûter. »

Les Mémoires de Kitty renseignent précisément sur les nombreux voyages et les lieux de séjour de la famille en Suisse et en Europe.

«En 1866, séjour en famille à l'Églantine chez Tante Catherine de Rumine. Eté 1866 passé à Rovéréaz, grande

pression et d'une basse température. Il est à l'origine des techniques modernes de réfrigération, in BUCHS, Armand, «Pictet Raoul», *Dictionnaire historique de la Suisse*, disponible en ligne, www.hls-dhs-dss.ch (consulté le 23 mars 2017).

²⁸ Institutrice irlandaise d'Anne Baird.

campagne située sur la hauteur à 3/4 d'heure ou une heure en voiture de Lausanne. Grande allée de cerisiers aux fruits succulents. Près de la maison, large allée ombragée où nous pouvions jouer au croquet. Nos parents nous permettaient cet amusement le dimanche, mais la gouvernante anglaise pour laquelle n'importe quel jeu le dimanche était un péché, se voilait la face quand elle passait devant nous dans ces moments de jeu. Mon cher frère avait quitté M. Boisot et avait un précepteur²⁹ resté chez nous six ans et qui avait de grandes qualités, mais un accent bien vaudois. Il a su donner à son élève des habitudes d'ordre entre autres.

À Rovéréaz, mes parents ont reçu en visite pour quelques jours le Ministre de Russie de Madrid Koudroffsky (?) avec sa femme, amie d'enfance de Maman. Madame de K. avait amené avec sa suite un tout petit singe très mignon qui folâtrait [partout].

À Rov[é]r[é]az, ma chère bonne anglaise m'a quittée après m'avoir admirablement enseignée 6 ans et bien appris l'anglais (gros chagrin, larmes même la nuit!). À sa place, une jeune institutrice Mlle Bréguet qui ne tarda pas à se faire aimer et à m'apprendre bien des choses utiles. Tous les samedis quand il faisait beau, notre grand plaisir à nous, les enfants, c'était une belle promenade en famille où M. Delessert nous faisait descendre dans les ravins qui entourent Rovéréaz. Ascensions en miniature qui enchantait notre cher Papa moins que nous, mais auxquelles il se résignait gaiement avec l'aide d'une bonne canne. Cueillette de muguet.

²⁹ Édouard Eugène Delessert, de Peney-le-Jorat (1840-1913). Il avait étudié la théologie. Après avoir quitté la famille de Schoulepnikoff, et passé quelques années au nord de la France, il devient maître de classe au Collège cantonal et conservateur du Musée industriel créé par Catherine de Ru-mine. Sa nécrologie précise : « Il ne cessa de s'occuper de questions d'histoire, d'art et de sciences. C'était un homme aimable, très connu dans le milieu des sociétés savantes, dont il fréquentait assidûment les séances. » (Article nécrologique, 4 février 1913 ; et SPOTHELFER, Jean-Marc, *Les Zofingiens - Livre d'or de la section vaudoise*, Yens s/Morges : Éditions Cabedita, collection Archives vivantes, 1995. Catalogue des membres, année 1858, n° 811).

Hiver 66 à 67 à l'Hôtel Beau-Rivage, en ce temps le seul grand hôtel d'Ouchy. Hiver intéressant pour les chers parents qui eurent des rapports agréables avec la Princesse Hohenzollern-Sigmaringen (mère du futur roi Albert)³⁰.

En mai 1867, départ pour Heidelberg avec notre seconde sœur très souffrante. Elle a eu une forte fièvre rhumatismale soignée à Heidelberg par un docteur très connu en ce temps-là et dont j'ai oublié le nom. C'était une célébrité et un jour M. Delessert le précepteur a demandé à le consulter. Ce n'était que pour ses cors aux pieds, ce qui nous a bien amusés et je pense [a] ébahi la célébrité.

De Heidelberg, cure à Franzensbad³¹, localité sans charme, pays plat insalubre.

De là à Ischl³², petit paradis terrestre tyrolien, beaux paysages, bois de sapins, ravissantes promenades. Chaises à porteur. Nous avons fait deux saisons à Ischl, la première si je ne me trompe en 1866 après la visite à l'Églantine.

Cure à Schwalbad³³, lieu de cure à la mode où se trouvait en ce moment notre tsar Alexandre II. Il était d'une taille très élevée, il était très beau aussi et se promenait avec sa fille la Grande-Duchesse Marie, fiancée au Duc d'Edimbourg, 2^e fils de la Reine Victoria d'Angleterre³⁴. Sachant très bien par où ces personnages impériaux allaient passer,

³⁰ Albert I^{er} de Belgique (1875-1934), prince de Saxe-Cobourg-Gotha, 2^e fils du prince Philippe comte de Flandre et de la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen (1845-1905). Source : <https://www.herodote.net> et www.histoire-des-belges.be (consulté le 23 mars 2017).

³¹ Franzensbad, lieu de cure situé en Tchéquie dans le district de Cheb.

³² Bad Ischl, lieu de cure situé au sud de l'Autriche, résidence d'été de l'empereur François-Joseph.

³³ Bad Schwalbad, lieu de cure situé en Hesse, dans le district de Darmstadt.

³⁴ Alfred I^{er} de Saxe-Cobourg-Gotha (1844-1900), 2^e fils de la reine Victoria d'Angleterre et d'Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, épouse en 1874 Marie de Russie (1853-1920), fille du tsar Alexandre II.

nous les trois petites filles avec l'institutrice, nous allions à pas précipités pour nous trouver à leur passage et avoir le plaisir de faire nos plus belles réverences en échange de l'honneur d'un salut du tsar!

1867-1868, hiver à l'Églantine³⁵. Mon frère et moi étions bons camarades et je me rappelle du projet que nous avions formé de présenter à Maman la requête de me transformer en garçon. Je ne sais plus si nous avons eu le courage de formuler la requête.

En été 1868, nous avons rejoint Papa, mon frère et son précepteur (je crois bien qu'ils avaient fait une cure à Vichy) à Paris, où après 2 ou 3 jours (visite au Jardin des Plantes, visite enchanteresse pour mon frère et pour moi), nous nous sommes embarqués pour l'Angleterre (St. Leonards-on-Sea près de Hastings), bains de mer, mais plage peu sympathique, pas de sables ni de couillages. Gros galets.

De 1868 à 1869 à Denantou, grande campagne avec parc situé au bord du lac. [...] Une nuit grande émotion à Denantou, c'était le lendemain de ma fête et la veille nous avions eu une soirée d'enfants et de jeunesse. Une de ces jeunes filles ne faisait que dire: "Comme cela sent le brûlé". Et il y avait de quoi! Sans que l'on eût pu s'en rendre compte, une poutre située trop près du puissant calorifère sur l'escalier avait commencé à brûler et pendant la nuit l'incendie éclata. Les pompiers accourus à temps purent éteindre le feu, mais pour [sauver] le plafond entre le salon au rez-de-chaussée et l'étage supérieur, [il a fallu] inonder la maison d'eau.

³⁵ La présence de la famille de Schoulenikoff à Lausanne en mars 1867 est attestée par le Journal de Nicolas von Nicolay (1818-1869), qui était alors ambassadeur au Danemark, et de son épouse née Sofia von Meyersdorff (1835-1910): « Vendredi 22 mars: (...) à la maison où demeurent les Schoulenikoff - reçus par eux avec un affectueux empressement. (...) Lundi 25 mars 1867: (...) Visite dans la journée à Kitti Schoulenikoff. Donné une poupée suisse à Lily et des bonbons aux fruits. (...) Mercredi 27 mars 1867: (...) Visite de Kitti Schoulenikoff avec deux filles. (...) ». Voir note 17. Source: Archiv: MIKKELIN MAAKUNTA-ARKISTO, MIKKELI (Finland) Signum: SKMA Biographien III: 1-18 Nicolay 1846-1867. Transmis par Eeva Ruoff (7 juin 1984).

Après l'hiver à Denantou, été 1869 à Rovéréaz pour commencer et ensuite au commencement d'août départ pour Biarritz, séjour inoubliable au bord de l'Océan avec ses vagues immenses. Hautes falaises, paysage grandiose, surtout les jours de tempête. La plage dite de l'Impératrice était le rendez-vous mondain. Nous lui préférions le port vieux où nous cherchions et trouvions de bien jolies petites coquilles et prenions nos bains avec l'aide d'un baigneur basque. Les cabines se trouvaient au haut de la plage qu'il fallait traverser en courant pour arriver au bord de l'eau dans de vrais costumes de bains et non comme les baigneurs d'aujourd'hui dans un déshabillé "shocking" honteux!!

Nous habitions une ravissante villa au-dessus d'une haute falaise et entourée d'un jardin, à ½ heure de la plage. Une charmante petite voiture attelée de deux petits chevaux des Pyrénées était à notre disposition. Le cher cousin Gabriel de Rumine habitait avec nous. Les jours de tempête, le vent s'en donnait si bien qu'un jour le mur s'est effondré entre deux chambres. Ma chère sœur aînée n'a pas bien supporté les violentes brises de mer qui lui donnaient des névralgies, aussi mes parents l'ont-ils emmenée à Bayonne dans le courant de septembre tandis que Lily, mon frère et moi avons prolongé notre séjour à Biarritz jusque vers le 15 octobre avec M. Delessert le précepteur et Miss Coleman, l'institutrice anglaise. Je me souviens d'une délicieuse course à Bayonne dans la petite voiture avec les petits chevaux pyrénéens qui couraient si vite. Beaux fruits, petites figues exquises presque données.

Enfin nous avons rejoint nos parents à Paris dans une grande villa entourée d'un jardin et située dans l'avenue du Bois de Boulogne.

Notre cher cousin³⁶ nous y faisait de fréquentes visites, c'était en quelque sorte notre grand frère à nous, les enfants, si gai et charmant. [...]

³⁶ Gabriel de Rumine faisait à cette époque construire un hôtel particulier par l'architecte Petit, près du parc Monceau à Paris.

Ma seconde sœur Lilly âgée de 15 ans prenait des leçons de piano avec des célébrités du jour, Lavignac³⁷, qui exigeait 4 heures d'exercice par jour. Mon cher frère et moi avions un petit professeur allemand, tout jeune. Nous jouions des morceaux à 4 mains, ce qui nous amusait tant que nous en avions des fous rires. Le jeune professeur s'en formalisait et demandait d'un air offensé: "Pourquoi vous rire?". [...] »

Cet extrait témoigne de manière imagée du quotidien de la famille, que celle-ci se trouve à Paris, Lausanne, Biarritz ou autres lieux : les confortables maisons de location ou les hôtels sont situés dans les beaux quartiers, précepteurs et gouvernantes sont de tous les voyages, ce qui assure une permanence dans l'éducation des enfants. L'étude des langues est particulièrement soignée. Sur place, on recrute des professeurs de musique ou de dessin parmi les meilleurs. Tout est mis en place pour donner aux enfants une éducation aussi parfaite que celle qu'avaient reçue leurs parents. Ce qui est évidemment conforme au statut social élevé de la famille et aux moyens financiers qui semblent à l'époque sans limites.

Toujours selon les souvenirs de Kitty, l'été 1870 se passe à la Villa de l'Églantine à Lausanne.

En juin 1871, Gabriel de Rumine meurt à Bucarest à l'âge de 30 ans, lors d'un voyage qui devait le mener à Constantinople. Kitty note : « *Ce fut le plus grand chagrin de mon enfance* ».

Dans le testament qu'il avait rédigé avant de partir, Gabriel avait prévu de léguer une somme de 1 500 000 francs à la Commune de Lausanne³⁸ et la

Villa de l'Églantine à ses cousins Michel et Catherine de Schoulepnikoff³⁹. Mais le testament est contesté par deux tantes de Gabriel de Rumine, M^{me} Hélène Terroux née Shahafskoy, la sœur de sa mère, et M^{me} Luboff (ou Lubac) de Morose, la sœur de son père⁴⁰. S'ensuit un procès qui aboutit en mai 1872 à un arrangement entre les divers héritiers⁴¹. Michel et Catherine deviennent donc propriétaires de l'Églantine, les recensements des 1^{er} janvier 1872 et 1873 en attestent⁴². Mais les Schoulepnikoff décident de se séparer de la propriété, qui est vendue par acte du 1^{er} septembre 1873, pour le prix de 350 000 francs dont 40 000 francs de mobilier, au baron Charles-Angélique de Talleyrand-Périgord et à son épouse la baronne Véra Dimitrievna Benardasky, aristocrate d'origine russe⁴³. Ceux-ci revendront

Rumine à Lausanne et ses armoiries». *Revue vaudoise de généalogie...*, op. cit.).

³⁷ Le legs comprend : « 1. *l'Églantine Es Paleyres (...), de 1610 perches 90 pieds, taxée 450.000 francs*, 2. *Es Paleyres, vignes de 2160 perches 20 pieds (...) taxée 97.309 francs*, 3. *Au Singe, verger de 1899 perches 55 pieds taxé 66.484 francs*, 4. *Le mobilier garnissant l'Églantine taxé 87.772,55 francs* ». ACV, K XIX 29/56, p. 289. Consultés grâce à l'aide de Pierre-Yves Favez.

³⁸ Voir : RAMBERT, Louis, « *Mémoire au Conseil fédéral suisse pour Madame de Morose... et pour Madame Terroux, l'une et l'autre tantes de feu Gabriel de Rumine et héritières de sa succession...* », Lausanne : Imprimerie G. Bridel, 1872, BCU 2 NED 2584. Les deux orthographes (Lubac et Luboff) sont utilisées dans les documents officiels.

³⁹ Archives de la Ville de Lausanne, *Fonds Haemmerli*, dossier 219.10.2., Le règlement définitif de la succession a eu lieu en novembre 1875, après la vente de l'hôtel parisien. Consulté grâce à l'aide de Jean-Jacques Eggler. Il faut souligner que ce legs prévoyait également la création du « Fonds de Rumine » destiné à venir en aide aux nécessiteux et particulièrement aux mères veuves ou célibataires. Ce Fonds, transformé en Fondation en 2015, a été dissous en 2016, le capital restant étant transféré à la fondation La Solidarité (Service social familial). Information donnée par Marylise Fragnière le 6 décembre 2016.

⁴⁰ Archives de la Ville de Lausanne, *Recensement janvier 1872*, Rc 106/65, f° 101, et janvier 1873, Rc 106/67, f° 101.

⁴¹ Charles-Angélique de Talleyrand-Périgord (1821-1896), diplomate puis sénateur du Second Empire. Il a en particulier été ambassadeur à Berlin (1863) et à Saint-Pétersbourg (1864-1869). Sa femme Véra Benardasky est connue pour avoir tenu un salon à l'avenue Montaigne à Paris : « *L'hôtel qui portait le numéro 3 était celui de la comtesse Véra de Talleyrand-Périgord. Quand je l'ai connue, M^{me} de Talleyrand donnait des dîners brillants où se retrouvait une élite composée d'aristocrates et de gens de lettres. La chère*

³⁷ Albert Lavignac (1846-1916), musicographe et pédagogue français, professeur au Conservatoire de Paris. Parmi ses élèves, Claude Debussy, Vincent d'Indy, Gabriel Pierné, Émile Jaques-Dalcroze, Florent Schmitt.

³⁸ « à placer dans de bonnes conditions pour que cette somme étant doublée soit employée à la construction d'un édifice qui sera jugé, 15 ans après ma mort, d'utilité publique par une commission de dix membres, choisie de moitié parmi les professeurs de l'Académie et de moitié parmi les magistrats de la Ville » (ACV, K XIX 9/943, voir l'article de FAVEZ, Pierre-Yves, « La famille de



Catherine et Michel de Schoulepnikoff, photos noir-blanc en médaillons.
Lieu, date et photographe inconnus.
Archives privées.

la Villa de l'Églantine en 1886 au banquier Fédor von Muyden⁴⁴.

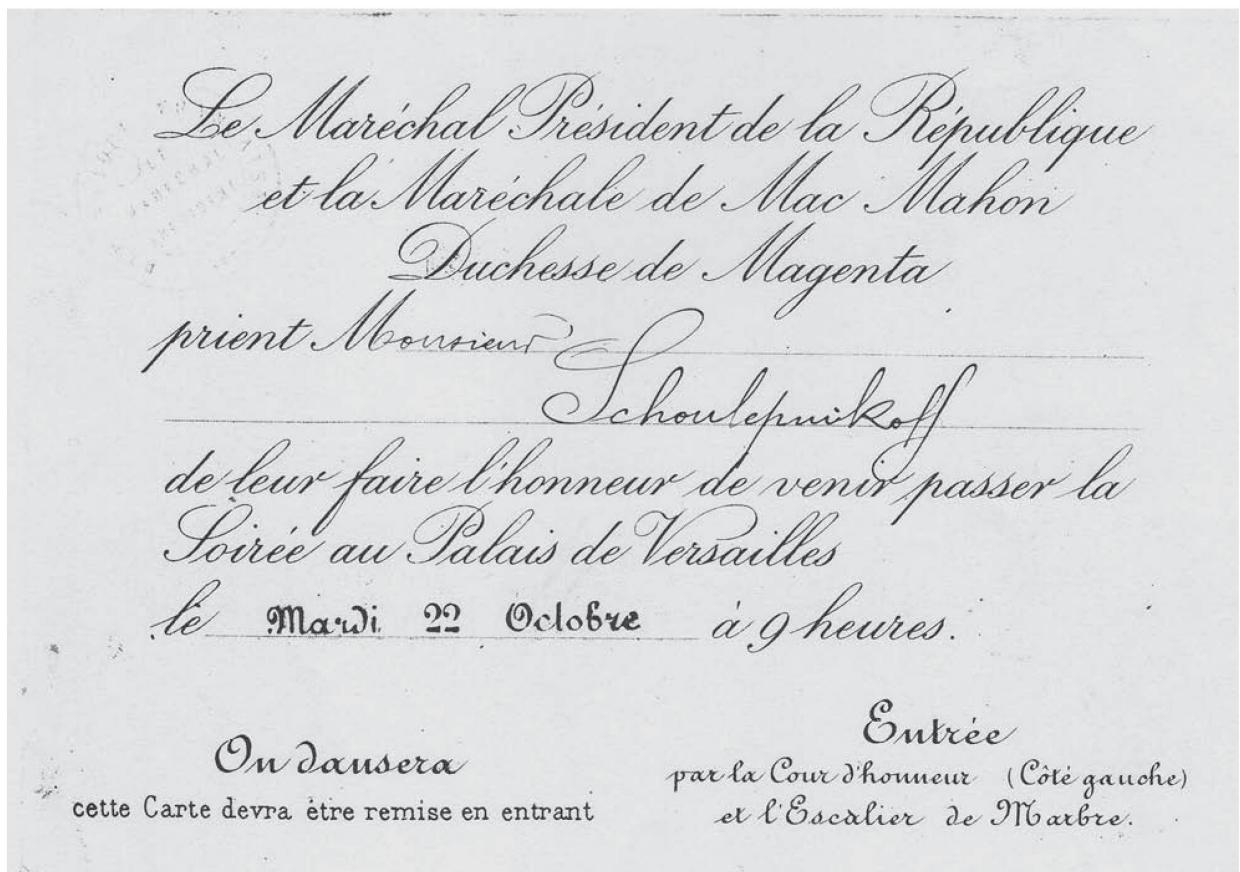
Les Souvenirs de Kitty, après 1870, mentionnent un été à Saint-Germain-en-Laye (sans préciser l'année), l'hiver 1872 à Rome, un séjour en 1874 en Angleterre (Torquay, Devonshire) pour la santé d'Hélène; dès

l'hiver 1874-1875, la famille s'installe à Paris (appartements aux Champs-Élysées et à l'avenue de Friedland, précise Kitty) où elle reste jusqu'en 1879 pour permettre à Nicolas, le seul fils, de faire ses études: après avoir suivi le lycée Condorcet en mathématiques jusqu'en 1875, il fréquente l'École centrale des arts et manufactures de Paris dont il sort en 1879 avec un diplôme d'ingénieur. Il en sera question plus loin, dans le chapitre qui lui est consacré. Toujours selon Kitty, Michel aurait souhaité que son fils Nicolas fasse sa carrière en Russie, il l'y aurait emmené tout un hiver dans ce but⁴⁵, mais Nicolas aurait dû refaire ses études en russe et renonce à ce projet. Sa sœur Hélène est alors fiancée avec le comte Modeste de Korff qu'elle épouse le 12 septembre 1879 à l'église orthodoxe russe de Genève.

était délicate, car la maîtresse de maison était elle-même fort gourmande, péché mignon qui lui avait valu d'acquérir avec l'âge un embonpoint assez considérable.», in BECQ DE FOUQUIERES, André, *Mon Paris et mes Parisiens*, vol. 1, Paris : Pierre Horay, 1953, p. 81-82.

⁴⁴ Fédor van Muyden (1845-1919), financier et philanthrope. La Villa de l'Églantine est revendue en 1950 par les héritiers van Muyden à une société immobilière; la Ville la rachète en 1955 et la détruit en 1959. Elle est remplacée par un immeuble commercial construit en 1960 par les architectes Jean Tschumi et Pierre Bonnard pour la maison André et Cie, situé à l'actuel chemin de Messidor. Voir note 25, in POLLA, Louis, «Maisons et quartiers d'autrefois», *Feuille d'Avis de Lausanne*, 4 et 11 février 1972, et GRANDJEAN, Marcel, *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud. Lausanne. Villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise*, tome IV, Bâle : Birkhäuser, 1981, p. 278-281 (campagne de l'Églantine).

⁴⁵ Selon un document rédigé par Nicolas, il serait allé en Russie, probablement avec son père, en été 1876, puis en automne-hiver 1879. Ce sont les seules mentions d'un retour en Russie dans la biographie de Michel de Schoulepnikoff.



Carte d'invitation du président Mac Mahon au palais de Versailles, 22 octobre [1878].
Archives privées.

À Paris, la vie des Schoulepnikoff semble assez mondaine. Kitty raconte par exemple qu'ils sont reçus par Adolphe Thiers⁴⁶; la carte d'invitation du président

Mac Mahon⁴⁷ prouve que Michel est reçu dans la haute société.

⁴⁶ Adolphe Thiers (1797-1877), avocat, journaliste, homme d'État, premier président de la III^e République de 1871 à 1873.

⁴⁷ Patrice de Mac Mahon, duc de Magenta (1808-1893), succède à Thiers comme président de la République, après avoir durement réprimé la Commune de Paris en 1870. Le 22 octobre 1878, il offre une fête au château de Versailles pour les princes et les industriels étrangers ayant pris part à l'Exposition universelle. Cette fête rassemble 42 000 invités et fut particulièrement fastueuse. Source: *Le blog de Louis XVI*, louis-xvi.over-blog.net (consulté le 23 mars 2017).

En 1881, Michel fait une cure à Cauterets (Pyrénées), accompagné de Kitty, pour soigner une bronchite. Pendant ce temps, son épouse se rend au château de Hauptwil auprès de M. Otto Stockmayer⁴⁸; le bienfait que Catherine retire du séjour dans cette communauté évangélique semble l'aider à surmonter le deuil douloureux qu'elle éprouve cette année-là, lorsque sa seconde fille Louise de Zinovieff meurt en couches (septembre 1881), ainsi que l'enfant qui ne vit que trois jours.

Sans préciser la date qui se situe certainement dans les années 1880, Kitty évoque une grande réunion familiale à Paris, avec les Korff, les Metchersky, les Zinovieff, et mentionne la conversion au protestantisme par Lord Radstock, événement sur lequel nous reviendrons dans le chapitre consacré aux questions religieuses. Elle cite ensuite des hivers à San Remo pour la santé de sa mère, un «*grand tremblement de terre*»⁴⁹, puis des séjours à Pise et à Florence (1887-1890) où la famille fait la connaissance de M. Commandi, évangéliste de l'Union chrétienne évangélique baptiste. Kitty mentionne une «*grande alliance évangélique*» à Florence (1891).

Enfin la famille revient en Suisse où la santé de Catherine ne cesse de se dégrader. Lors d'un séjour à l'*Hôtel Mooser*⁵⁰ à Vevey, elle est proche de mourir, mais le docteur Graf de Chardonne la «*rend à la vie*». C'est

le même médecin qui la soignera les années suivantes et qui l'assistera au moment de son décès. En 1892, la famille s'installe définitivement à la Planaz, à Veytaux près de Montreux.

Catherine y meurt le 24 janvier 1894. Des lettres d'Hélène et de Kitty à leur frère Nicolas, qui se trouve au Portugal pour des raisons professionnelles, racontent les dernières heures de leur mère ainsi que ses obsèques :

«*La précieuse dépouille de notre bien-aimée mère repose depuis cet après-midi au cimetière de Clarens – c'est un coin si paisible en face d'une vue délicieuse. Papa a acheté une seconde place à côté pour le premier d'entre nous qui sera appelé. Là nous mettrons pour le moment un banc. Nous entourerons le tout d'une grille et ce sera si doux de venir s'asseoir là. [...]*»⁵¹

Michel et sa fille Kitty, restée célibataire, font des séjours chez Hélène et Modeste de Korff, à Dinglingen bei Lahr⁵² ou à Hanovre; ils se rendent également à plusieurs reprises à Cannes, où Michel s'occupe activement de l'œuvre Mac-All⁵³ dont nous reparlerons dans le chapitre «Les questions religieuses». Ils passent encore huit ans à la Planaz, à proximité de Nicolas et de sa famille installés à La Tour-de-Peilz.

Michel de Schoulepnikoff meurt à la Planaz le 13 octobre 1902: il rejoint sa femme Catherine au

⁴⁸ Otto Stockmayer (1838-1917), pasteur d'origine allemande et luthérienne, prend en 1880 la direction de la communauté évangélique qu'il avait créée au château de Hauptwil (Thurgovie). Il est considéré comme une figure importante du mouvement communautaire piétiste allemand. Source: RAUPP, Werner, «Stockmayer, Otto», *Dictionnaire historique de la Suisse*, disponible en ligne, www.hls-dhs-dss.ch/f (consulté le 23 mars 2017).

⁴⁹ Il s'agit certainement du séisme survenu dans la région d'Imperia le 23 février 1887, qui a causé 635 morts et 555 blessés en Ligurie, mais aussi dans les régions voisines comme les Alpes-Maritimes. CALVINO, Nilo, *Il terremoto del 23 Febbraio 1887 nel Ponente Ligure*, Imperia: Ed. Dominaci, 1987. Communiqué par Sandor Kuthy.

⁵⁰ Hôtel Park-Mooser, construit en 1850. Romain Rolland y a logé en 1913-1914. L'hôtel deviendra une clinique en 1937, puis un home juif, «Les Berges du Léman», en 1949. Il est maintenant un Établissement médico-social, situé 3 rue Henri-Plumhof à Vevey.

⁵¹ Archives privées, *Lettre d'Hélène de Korff à Nicolas de Schoulepnikoff*, 29 janvier 1894; *Lettre de Kitty de Schoulepnikoff à Nicolas de Schoulepnikoff*, 25 janvier 1894 (citation).

⁵² Dinglingen bei Lahr, Bade-Wurtemberg, environ 50 kilomètres au nord de Freiburg-in-Brisgau.

⁵³ Mission Mac-All: fondée en 1871 par le pasteur congrégationaliste anglais Robert Mc-All (1821-1893) lors d'une visite à Paris après les tueries de la Commune en 1870. Cette mission, appelée en 1872 «Mission aux ouvriers de Paris», devient en 1879 «Mission populaire évangélique». Source: Actes du colloque «Protestantisme et Libéralisme à la fin du XIX^e siècle: Charles Wagner et le libéralisme théologique» publié par ENCREVÉ, André, *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, Genève: Librairie Droz, 2008, p. 357.

cimetière de Clarens comme il l'avait prévu⁵⁴. Un récit concernant ses funérailles se trouve plus bas, dans le chapitre « Les questions religieuses ».

Peu après son décès, une lettre⁵⁵ atteste de la présence de Kitty à Hanovre chez sa sœur Hélène de Korff. Malheureusement, il n'a pas été possible de retracer exactement le parcours de Kitty dans les années qui ont suivi: un témoignage familial⁵⁶ précise qu'elle a pris un appartement à Montreux pour rester proche de son frère Nicolas et de sa famille à laquelle elle était très attachée. En 1930, elle va s'installer chez une ancienne domestique, à Gorgier, dans le canton de Neuchâtel, où elle meurt le 6 avril 1940⁵⁷. Sa tombe se trouve au cimetière de Gorgier.

⁵⁴ Archives de Montreux, *Registre des inhumations des cimetières de Montreux. Concessions 1864-1909. Cer KD 3*. Communiqué par Eléonore Rinaldi Lecciso. Selon une information reçue de Christiane Heiniger, secrétaire des cimetières de Montreux, la tombe n'existe plus à l'heure actuelle (8 septembre 2016).

⁵⁵ Archives privées, *Lettre de Louis Sautter du 4 décembre 1902*. Louis Sautter, qui appelle Kitty «sa chère nièce», et qu'elle appelle «mon oncle», habite à Paris, 16 avenue de l'Alma. Né en 1825 à Genève et décédé dans la même ville en 1912, Louis Sautter est un laïc réformé, ingénieur, gérant de société. Après avoir travaillé à la Société anonyme de glaces de Saint-Gobain, il crée sa propre société spécialisée dans le domaine de l'optique. En 1882, il prend une retraite anticipée et se met à la disposition de l'Église protestante. Il devient président de la Mission populaire évangélique et joue un rôle important dans le développement de l'Armée du Salut en France ainsi que dans celui de l'Union chrétienne de jeunes gens. Il écrit également dans la presse protestante. Source: ENCREVÉ, André, *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine. Les protestants*. Paris: Beauchesne 1993, p. 442. Communiqué par Jean-François Zorn. Dans «L'Église libre, Journal de la Réforme évangélique», fondateur Léon Pilatte, 13 octobre 1905, 37^e année, p. 325 et p. 328, le nom de Louis Sautter est mentionné à deux reprises: une fois comme président d'une réunion de prières à la chapelle Malesherbes (16 octobre 1905), ainsi que comme officiant à l'église réformée de Port-Royal, 18 boulevard Arago (15 octobre 1905). Dans le «Journal religieux des Églises indépendantes de la Suisse romande», n° 51, XLV^e année, 20 décembre 1902, p. 204, sa fille Berthe est citée comme ayant publié des poèmes dans le livre de M^{lle} Marie Guignard, «Toujours mieux» (Mignot et Fischbacher).

⁵⁶ Archives privées, *Lettre de Catherine Terrisse-de Schoulepnikoff à sa nièce Chantal de Schoulepnikoff, 25 février 1980*.

⁵⁷ Kitty est arrivée à Gorgier le 14 août 1930. Elle était pensionnaire chez M. Charles Guinchard, au chemin de Roncinier, en bordure de la

Michel de Schoulepnikoff, le musicien

Au-delà des pérégrinations de la famille, les sources familiales permettent de mettre en lumière certains traits de la personnalité de mon arrière-grand-père, Michel de Schoulepnikoff, en particulier ses talents musicaux.

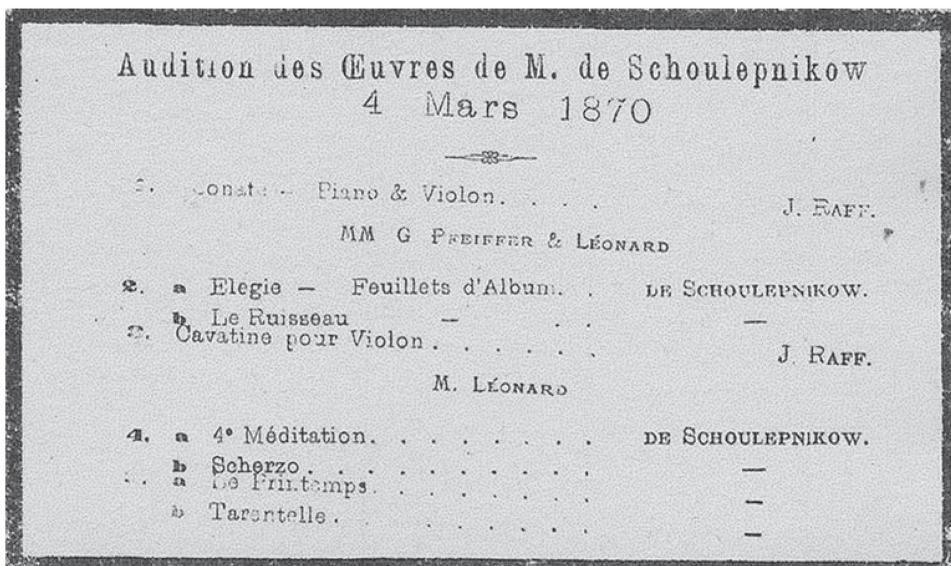
L'article paru dans « *Le Bon Messager* »⁵⁸, qui s'inspire d'un texte de Kitty, indique:

« *Dès sa plus tendre enfance, il (Michel de Schoulepnikoff) aimait la musique avec passion et manifesta un talent musical rare. Tout petit enfant encore, il se mettait déjà au piano avec bonheur et il fallait l'en arracher de force. À l'âge où les enfants ne songent en général qu'à s'ébattre, il trouvait son plaisir à exécuter les morceaux des grands maîtres. Plus tard à l'Université, il joua un grand rôle aux concerts donnés par les étudiants, concerts très goûtés par le public distingué de la capitale qui montra son appréciation pour le talent du jeune homme de la façon la plus flatteuse. Le besoin de composer ne tarda pas à se faire sentir chez lui et donna lieu à toute une série d'œuvres qui firent beaucoup d'impression dans le monde musical de Paris et en Allemagne. Il connut de près plusieurs grands artistes, entre autres Rubinstein, qui venait le voir et aimait à faire avec lui de la musique.*

Les facultés musicales de M. de Schoulepnikoff furent pour lui dans la vie la source de vives jouissances. Il aimait à dire que la musique élève l'âme, ennoblit l'homme, le détourne de tout ce qui est laid, bas, vulgaire. Elle était un langage où l'âme se répand devant Dieu, peut-être plus librement, plus complètement

ligne de chemin de fer. Communication du Contrôle des habitants de Gorgier, Archives privées, *Lettre du 7 octobre 1999 adressée à Chantal de Schoulepnikoff*.

⁵⁸ Archives privées, « *Le Bon Messager* » - organe mensuel de la Mission populaire évangélique de France (Mission Mac-All) n° 94, 8^e année, 1^{er} décembre 1902, p. 3.



Programme du concert du 4 mars 1870, Paris.
Archives privées.

encore qu'en paroles. Dans les deux dernières années de sa vie, lorsqu'à la suite d'un coup d'apoplexie, il sentit ses doigts se raidir et se vit privé toujours davantage de puissances musicales, l'épreuve fut douloureuse, mais il courba la tête et accepta ses privations avec une soumission touchante. »

On peut citer aussi les Mémoires de Kitty, qui raconte l'hiver 1868-69 au Denantou à Lausanne:

« C'est là que Rubinstein⁵⁹ est venu voir Papa. Il a dîné avec nous, s'est montré bienveillant pour ma petite personne et, après dîner, a joué tout ce qu'on a voulu sur le grand piano à queue de Papa. »

⁵⁹Anton Rubinstein (1829-1894), pianiste, compositeur et chef d'orchestre russe, créateur en 1859 de la Société musicale russe et co-fondateur en 1862 du Conservatoire Rimski-Korsakov de Saint-Pétersbourg, première école de musique de Russie.

Et également le texte où elle mentionne un concert privé à Paris:

« C'est cet hiver-là (1869-1870) que notre père a été beaucoup en contact avec les grands artistes français du jour et qu'il a donné en leur présence un concert où il leur présentait quelques-unes de ses compositions. »

Tous les témoignages le disent: Michel de Schoulepnikoff est un passionné de musique, un compositeur et un excellent pianiste. Voici la critique du concert qu'il donne en mars 1870 à Paris:

« Un compositeur-pianiste à qui sa naissance et sa haute position en Russie interdisent la vie artistique militante, M. de Schoulepnikow, a fait entendre vendredi, chez M. Georges Pfeiffer, à un public d'artistes et d'amateurs, quelques-unes de ses œuvres. Nous ne nous avançons certes pas trop en affirmant qu'elles révèlent un talent très sérieux, une nature des plus heureusement douées du point

*de vue musical, de fortes études et que plus d'un maître serait fier de les signer. Citons dans le nombre: *Elégie*, *Le Ruisseau*, *Scherzo*, *Tarentelle*, *Le Printemps*, etc. Ce dernier morceau est un vrai petit chef-d'œuvre; il a été bissé d'enthousiasme. M. de Schoulepnikoff s'est exécuté lui-même; c'est un pianiste de première force, un virtuose amateur comme on n'en trouve guère qu'en Russie. Les grands seigneurs dilettantes ne nous ont pas encore habitués à une telle conscience et à un tel sentiment du grand art!»⁶⁰*

La nécrologie parue dans le « *Journal religieux des Églises indépendantes de la Suisse romande* »⁶¹ relève:

« Il avait un réel talent musical, qui se manifesta dès l'âge de six ans, et qui fut développé par les soins d'excellents maîtres. Rubinstein était son ami fidèle. Lorsqu'il était à l'Université de St-Pétersbourg, Michel de Schoulepnikoff remplissait le rôle de soliste dans les grands concerts donnés par les étudiants. Il a composé bon nombre de morceaux qui furent très appréciés à Berlin; il faut citer entre autres ses "Paraphrases des Psaumes", sa "Fantaisie-Sonate pour le piano" ainsi que des airs de cantiques, dont plusieurs sont très connus en Allemagne; il y en a aussi un dans le recueil Mac-All. Cet artiste délicat ne fut jamais orgueilleux de son talent; un trait, au contraire, prouve son humilité: jusqu'à la fin de sa vie, cinq jours encore avant sa mort, il passa quotidiennement à son piano des heures consacrées à de simples exercices. »

Les questions religieuses: de l'Église orthodoxe à l'Église évangélique

Les questions religieuses semblent avoir joué un rôle essentiel dans la vie de Michel de Schoulepnikoff et de

sa femme Catherine. Comme déjà indiqué plus haut, la tradition familiale racontait que le couple aurait quitté la Russie en raison de sa conversion au protestantisme, ce qui apparaît d'ailleurs par une allusion dans un article paru dans « *L'Église libre* » n° 41 du 13 octobre 1905⁶²:

« [...] un groupe de chrétiens russes venus à l'Évangile sous l'influence de Lord Radstock, évangéliste anglais entré en rapport avec les milieux de l'entourage du tsar Alexandre II vers l'année 1866. Le tsar, chef officiel de l'Église orthodoxe, aurait alors fait en sorte d'éloigner ces convertis en les nommant à des postes plus ou moins honorifiques à l'étranger. »

Mais cette hypothèse est contredite par Kitty, qui affirme, dans une lettre non datée à sa belle-sœur Caroline:

« L'article de l'Église libre contient une inexactitude: Papa n'a jamais rompu avec l'Église russe. Il a simplement cessé d'y aller et je suis sûre qu'il n'aurait pas hésité à assister à l'Église russe à un service patriotique. Et Maman a cessé d'aller à l'Église russe bien avant Papa et moi. Que de fois Papa, mon frère et moi avons été à Genève ou à Vevey pour faire ce qu'un Russe appelait "les dévotions", c'est-à-dire se confesser et communier. Et Maman trouvait la chose toute naturelle pour nous. Les voies de Dieu ne sont pas les mêmes pour tous et tant que nous marchons avec Lui [...], nous sommes bénis dans n'importe quelle église. Cela me révolte quand les chrétiens étrangers parlent des Russes orthodoxes comme d'êtres inférieurs. Un arbre se connaît à ses fruits et jamais je n'oublierai la profonde humilité, le cœur d'or, la piété sincère de Tante Nadine⁶³, ni l'expression extatique d'un brave paysan que je voyais prier dans la Cathédrale St-Isaac à St-Pétersbourg [...]. »

⁶⁰ *Revue musicale et Gazette musicale de Paris*, 37^e année, n° 11, 13 mars 1870, p. 83.

Concerts et auditions musicales de la semaine. Transmis par Laurent de Schoulepnikoff.

⁶¹ *Journal religieux des Églises...*, op. cit., p. 201.

⁶² « *L'Église libre, Journal de la Réforme évangélique...* », op. cit., p. 322. (Lettre de Paris du 7 octobre 1905, signée Mémor.)

⁶³ Nadine Metchersky (1836-?), née de Rumine, sœur de Catherine de Schoulepnikoff.

L'explication est donnée par l'article nécrologique paru dans le « *Journal religieux des Églises indépendantes de la Suisse romande* », sous la plume du pasteur Eugène Mercier, le 20 décembre 1902⁶⁴ :

« Madame de Schoulepnikoff s'était convertie à l'Évangile sous l'influence de Lord Radstock et, partout où elle résidait, sa maison était un centre chrétien vivant. Mais son mari, quoique sérieusement disposé, restait orthodoxe fidèle et ne voulait pas quitter son Église. Ce ne fut qu'après de longues années qu'il reconnut de quel côté était la vérité, et il se donna alors de tout son cœur à une activité nettement évangélique, sans rompre encore avec l'Église russe. Dès 1882, sous l'influence de feu le pasteur Jaccard, de Montreux, il prit un groupe à l'École du dimanche de la Chapelle et y demeura fidèle jusqu'au moment où sa santé le força à diminuer son activité; à 75 ans, il était encore moniteur, et rien n'était plus touchant que le spectacle de ce grand vieillard penché au milieu des fillettes qui l'aimaient beaucoup.

À Cannes où il passa quelques saisons, il s'occupa de l'œuvre Mac-All, ainsi qu'à Paris pendant un certain temps. Revenu à Lausanne, il entreprit une œuvre d'évangélisation aux environs de la ville. L'amour des âmes le dévorait, et il avait besoin de répandre autour de lui la lumière qu'il avait reçue. Cependant la crise finale n'était pas encore accomplie.

Il passa à Florence l'hiver 1890-1891, et ce fut dans son salon que se préparèrent, en des réunions intimes, les grandes assises de l'Alliance Évangélique, tenues dans cette ville en 1891. C'est alors que fut brisé le dernier lien qui le rattachait encore à l'Église russe. Il ne se sentit pas la liberté de prendre la Cène aux réunions de l'Alliance, et souffrit beaucoup de cette privation. Il

rompit alors courageusement avec l'Église qui enchaînait sa conscience, et poursuivit son activité d'évangélisation avec une ardeur nouvelle, se posant dès lors bien nettement en chrétien protestant. »

Kitty raconte aussi :

« Cet hiver-là à Paris [1869-1870], nous nous sommes bien liés avec la famille Bersier. M. Bersier⁶⁵, le pasteur, était l'orateur à la mode de la petite chapelle où tout le grand monde courait. Nous allions à l'École du dimanche de la chapelle, mais tout en suivant les cultes protestants, l'Église russe n'était pas négligée. »

Dans une lettre à M. Louis Sautter⁶⁶ datée du 14 novembre 1902, peu après le décès de son père, elle écrit :

« Mon père était de ceux qui ne peuvent pas indiquer le jour et l'heure de leur conversion. Il se fit dans son cœur une œuvre graduelle. Tendrement uni à ma bien-aimée mère, mon cher père sentit toujours davantage l'influence de cette piété si vivante. »

Lord Granville Waldegrave Radstock (1833-1913) semble en effet avoir joué un rôle essentiel dans la conversion de la famille et dans celle de ses proches. Ayant été blessé grièvement lors de la guerre de Crimée (1854-1856), ce noble anglais fait appel à Dieu et reste convaincu que sa survie est due à l'intervention divine. Plus tard, il renonce à une carrière diplomatique et politique, et décide de se consacrer à la proclamation

⁶⁴ *Journal religieux des Églises...*, op. cit., p. 201-202.

⁶⁵ Eugène Bersier (Morges 1831-Paris 1889) : pasteur français, fondateur de la paroisse de l'Étoile à Paris dont le temple néogothique, œuvre de l'architecte danois Hansen, est inauguré en 1874 (il ne s'agit donc pas de la chapelle mentionnée par Kitty). Le pasteur Bersier est connu pour ses sermons (7 volumes publiés en 1864 chez Fischbacher à Paris) et son œuvre de liturgie (« *Liturgie à l'usage des Églises réformées* », Paris : Fischbacher 1874, 76, 81). Source : GISEL, Pierre (dir.) *Encyclopédie du protestantisme*, Paris : Éditions du Cerf & Genève : Éditions Labor et Fides, 1995, p. 112-113. Notice signée par Laurent Gagnebin.

⁶⁶ Louis Sautter, voir note 55.

de l'Évangile. Il quitte également la carrière militaire et devient un grand voyageur dont le parcours passera par la France, la Hollande et la Suisse, ainsi que par la Russie. C'est en 1874, 1875 et 1878 qu'il se rend à Saint-Pétersbourg. Nombre d'aristocrates russes (dont en particulier le comte de Korff) se convertissent, convaincus par ses idées, centrées sur la personne de Jésus et le message biblique. Tout un mouvement de « Réveil » s'engage, au point d'inquiéter l'Église orthodoxe, très liée au pouvoir politique. Lord Radstock est expulsé de Russie en 1878 et devient *persona non grata*⁶⁷.

Ce n'est donc pas en Russie que la famille de Schoulepnikoff a rencontré Lord Radstock, puisqu'elle l'a quittée en 1866. C'est probablement à Paris, peut-être par l'intermédiaire de la famille Korff, qu'elle est entrée en contact avec cet évangéliste. Il semble en tout cas que celui-ci était un proche de la famille, c'est Anne van Muyden-Baird qui en témoigne :

*« Quelque temps après, M. et Mme de Shoulepnikow eurent en séjour chez eux un Anglais, Lord Radstock, un évangéliste. Il travaillait surtout en Russie et, parmi les Russes, il avait fondé une secte, les "Radstockiens". Lord R. était parfaitement sincère et cherchait à faire de nouveaux prosélytes. Les de Shoulepnikow aimaienr beaucoup ma mère, et voulurent la faire profiter de la présence de leur ami*⁶⁸. Il descendit un après-midi à

*Bellerive; ma mère le reçut aimablement comme elle le faisait toujours avec ses visites: Lord R. causa, puis il voulut prier. Ma mère était toute prête à prier mais, nous dit-elle ensuite, elle n'avait pas pu fixer ses idées comme elle l'aurait voulu, car elle avait eu peur tout le temps de l'entrée inopinée de Vidonne, le valet de chambre, qui aurait été bien étonné de trouver ma mère à genoux, côté à côté avec un inconnu. Mon père avait été, je pense, faire une promenade. »*⁶⁹

Enfin, Kitty précise dans ses Mémoires :

« Mariage de ma sœur Hélène avec le Comte Korff (converti depuis quelques années) le 12 septembre 1879. [...]. Réunis tous à l'Hôtel Richemont. Le mariage de ma sœur Hélène n'a eu lieu qu'à l'Église russe de Genève. Nous appartenions tous à cette époque à l'Église russe. [...]

En juin 1880 à Paris pour deux mois. Là nous avons fait la connaissance de Nicolas Zinovieff dont la mère Mme Zinovieff était la cousine de mon père. Grande sympathie entre le jeune homme d'une beauté remarquable, intelligent et des plus sympathiques, et notre Lilly, blonde ravissante. En octobre à Paris où Nicolas Zinovieff est revenu de Russie pour s'occuper d'une machine électrique qu'il avait créée. Il s'est fiancé avec notre Lilly le 20 octobre et leur mariage a eu lieu le 19 novembre 1880 à l'Église russe. Le Prince Orloff, l'ancien Ambassadeur de Russie, a été le témoin de la jeune épouse.

C'est dans le courant de ce mois que Lord Radstock a fait un séjour à Paris et que Nicolas Zinovieff déjà sérieux s'est tout à fait donné à Dieu. »

En recoupant ces différents témoignages, il semble donc que la véritable conversion de la famille ait bel et bien eu lieu après la grande Alliance évangélique de Florence ; c'est encore un article nécrologique, paru dans

⁶⁷ Pour davantage d'informations sur Lord Radstock, voir les ouvrages suivants cités par Anne C. (31.08.2008, Lord Radstock et le Réveil en Russie) sur le site www.eglise-evangelique-colombes.org/ (consulté le 23 mars 2017) : TROTTER, Annie, *Lord Radstock: an interpretation and a record*, London : Hodder et Stoughton, 1914 ; FOUNTAIN, David, *Lord Radstock and the Russian Awakening*, Southampton : Mayflower Christian Books, 1988 ; HEIER, Edmund, *Religious Schism in the Russian Aristocracy 1860-1900 – Radstockism and Pashkovism*, La Haye : Martinus Nijhoff, 1970.

⁶⁸ La présence de Lord Radstock à Lausanne est également attestée par Constantin Lovis (1807-1887), puisque celui-ci raconte dans sa correspondance avoir entendu un exposé de Lord Radstock « hôte des Schoulepnikoff ». (Communication de Jeanne Lovis, 18 février 2002). Voir aussi Lovis, Jeanne, « *Un Jurassien chez les tsars – Constantin Lovis, 1897-1887, précepteur en Russie* », Neuchâtel : Éditions Alphil, 2007.

⁶⁹ VAN MUYDEN-BAIRD, Anne, *Ouchy mon village...*, op. cit., p. 54.

« *L'Église libre, journal de la Réforme évangélique* »⁷⁰ qui le précise :

« Entre ma première et ma dernière entrevue avec lui, il s'était fait dans la vie de Michel de Schoulepnikow des changements considérables. Il avait quitté la diplomatie, il avait quitté l'Église orthodoxe; il était devenu, sans aucun titre officiel ou ecclésiastique, ambassadeur de Jésus-Christ. Du groupe des chrétiens russes qui, sous l'influence de Lord Radstock, sont arrivés à l'Évangile, il est un des rares qui aient rompu avec son Église. La comtesse de Schoulepnikow, dont la piété n'était pas inférieure à la sienne – il ne m'eût pas pardonné de ne pas le dire ici – est morte dans l'Église orthodoxe. Ce qui le détermina, lui, à en sortir, ce fut surtout le désir de pouvoir communier avec tous les chrétiens, et aussi de travailler avec eux. »

Dans le souci de partager les grâces qu'il estime avoir reçues, Michel tient à en faire profiter d'autres personnes moins favorisées. C'est ainsi qu'il consacre toutes ses forces à une œuvre dont l'importance est capitale pour lui. Comme le relate le Rapport 1901-1902 de l'Église évangélique italienne⁷¹, c'est en 1892 que Michel s'y engage, lors d'un séjour à Glion :

« On construisait alors la ligne du chemin de fer de Glion aux Rochers-de-Naye, ainsi que plusieurs hôtels et pensions. Ces grands travaux avaient attiré dans la contrée un nombre considérable d'ouvriers maçons et terrassiers. M. et Mme de Schoulepnikow, ainsi que leur fille bien aimée – leur rayon de soleil, comme ils l'appelaient – furent frappés de voir qu'on ne faisait absolument rien pour évangéliser ces pauvres ouvriers. À l'exemple de leur Sauveur et Maître, ils furent émus de compassion pour

eux, les voyant abandonnés, comme des brebis qui n'ont point de berger. Dieu leur mit au cœur de faire quelque chose pour eux. M. de Schoulepnikoff s'informa auprès de quelques amis s'ils ne connaîtraient peut-être pas un évangéliste qui voulut consentir à s'occuper d'eux. Il lui fut répondu qu'il y en avait un seul à Genève, lequel, dirent-ils, avait déjà fait une œuvre semblable l'année précédente à Leysin, appelé là-haut par une demoiselle anglaise (Miss Tweedie, de Lausanne). On conseilla à M. de Schoulepnikow d'écrire à M. Ernest Favre, de Genève, lequel nous passa sa lettre. Pendant cet intervalle, nos amis de Schoulepnikow étaient descendus à Lausanne. Nous décidâmes donc de commencer par Lausanne et les ouvriers furent convoqués par l'avis : "dimanche 16 octobre [1892], à trois heures, dans la salle de l'auberge des Trois-Suisses, à Lausanne, aura lieu une conférence gratuite pour les ouvriers italiens. MM. de Schoulepnikow et de Tourn, arrivés depuis peu, le premier de Russie et le second du Piémont, et plusieurs autres vous parleront en italien. Le chœur de la Société de la Mission intérieure prêtera son concours. Invitation cordiale à tous."

Le succès de cette première réunion fut des plus réjouissants. Près de 300 ouvriers étaient présents. Au bout d'une année, l'œuvre avait pris un tel développement, l'enthousiasme était si grand parmi les ouvriers que nous nous décidâmes à venir nous fixer à Lausanne pour être au centre de l'œuvre.

Pendant plusieurs années, M. de Schoulepnikow prit une part active dans nos réunions d'évangélisation, surtout celles plus rapprochées de son habitation. Il y tenait l'harmonium (en virtuose de premier ordre) et y prononçait de courtes allocutions dans notre belle langue qu'il avait apprise avec une étonnante facilité.

Plus tard, à son grand regret, il ne lui fut plus possible de le faire, à cause de ses infirmités qui l'empêchaient de sortir de chez lui le soir. Ce fut tôt après que nous organisâmes des réunions d'études bibliques dans sa villa,

⁷⁰ « *L'Église libre, journal de la Réforme évangélique...* », op. cit., p. 322.

⁷¹ Église évangélique italienne, Chapelle du Valentin, *Compte rendu de l'œuvre d'évangélisation parmi les ouvriers italiens résidant dans le canton de Vaud*, par le pasteur Ed. Tourn. Huitième Rapport, exercice 1901-1902. Lausanne : Imprimerie Georges Bridel, 1902, p. 2-10.

pour le dimanche après-midi. Elles étaient destinées aux ouvriers qui avaient fait profession d'appartenir à Christ. C'est dans ces réunions plus restreintes et plus intimes que notre vénéré frère excella et donna ce qu'il y avait de meilleur en lui. Nous y avons célébré des cultes de sainte cène extrêmement bénis. Nos chers ouvriers n'oublieront jamais ces rencontres bénies dans la maison de celui qui les aimait si tendrement. C'est ainsi que, faible parmi les faibles, il travaillait à la manière des héros, sans bruit, en tout cas dans la plus grande humilité. »

Le pasteur Tourn, qui fait une description émouvante des funérailles de Michel de Schoulepnikoff, met en lumière les activités d'évangélisation de ce dernier :

« C'est le dimanche 19 octobre [1902], à quatre heures de l'après-midi, que nous avons accompagné à sa dernière demeure ici-bas la dépouille mortelle de notre vénéré frère et ami M. de Schoulepnikow. Sur notre demande, la chère famille de notre regretté défunt nous avait très aimablement accordé de renvoyer la cérémonie funèbre du samedi 18 au dimanche 19, afin de permettre à nos frères italiens (ouvriers) d'y participer. Nous lui en avons été profondément reconnaissants.

Le service religieux dans la maison funèbre a été simple et émouvant. MM. les pasteurs Bridel et Payot ont relevé quelques-uns des traits du beau caractère de notre vénérable ami. Ils dirent ce qu'il a été pour l'Église de Dieu, pour sa chère famille, pour les pauvres et les malades, lesquels ont toujours trouvé en lui un cœur ouvert et généreux. Il aimait toutes les Églises et s'intéressait à toutes les œuvres d'évangélisation. Mais l'œuvre à laquelle il s'était particulièrement consacré durant le cours de ces dix dernières années de sa vie, c'est assurément notre œuvre d'évangélisation parmi les émigrants italiens de ce canton. Il incarnait pour ainsi dire l'Alliance évangélique, accueillant dans son salon les chrétiens de toutes les dénominations. À l'âge de soixante-huit ans, il se mettait à étudier la langue italienne, afin de pouvoir mieux nous aider à l'œuvre d'évangélisation. Il se faisait également

inscrire comme simple moniteur à l'école du dimanche de l'Église libre de Montreux.

Le cortège funèbre était très imposant dans sa grande simplicité. Le public était particulièrement intrigué en voyant marcher derrière le corbillard un groupe nombreux d'ouvriers italiens. C'était une quarantaine d'hommes, membres de notre église, que nous avions choisis dans nos trois principales stations de Montreux, Vevey et Lausanne. Deux d'entre eux portaient une grande couronne sur le ruban de laquelle nous avions fait imprimer ces paroles : À notre bienfaiteur M. de Schoulepnikow. Beaucoup de gens ont dû se demander quelles relations avaient bien pu exister entre ce "bourgeois", ce conseiller de l'Empereur de Russie et ces pauvres ouvriers italiens. "Voilà la solution de la question sociale", pensions-nous en voyant tant de regards dirigés sur nous. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de riches aussi généreux que celui dont nous déplorons si vivement la perte !

Au cimetière de Clarens, M. le pasteur Bonnard adressa quelques paroles bien senties au public, en montrant le grand exemple que laisse derrière lui ce vaillant chrétien, cet homme de Dieu simple et fidèle que nous venions de perdre. Ensuite, nous les Italiens, nous chantâmes une hymne de circonstance qui fit une vive impression sur le public et particulièrement sur la chère famille du défunt. Le soussigné adressa à son tour quelques bonnes paroles à ses frères italiens, en leur rappelant le bien qu'ils avaient reçu par le moyen de M. de Schoulepnikow. Il les exhorta chaleureusement à perséverer dans la foi au Christ-Sauveur, en marchant fidèlement sur ses traces, comme notre ami avait marché. La cérémonie fut terminée par une fervente prière de notre frère M. Bonnard. [...] Au sortir du cimetière de Clarens, un de nos ouvriers nous disait les larmes aux yeux : "Il m'avait appris à aimer mon Sauveur." Un autre nous disait quelques jours plus tard : "Il ne sut probablement jamais combien nous l'aimions tous et le bien qu'il nous avait fait." Un pauvre estropié, bien connu à Montreux, nous disait en apprenant sa mort : "Des

hommes comme celui-là ne devraient jamais mourir” et, après avoir dit cela, il se tourna pour essuyer ses larmes. »

Parallèlement à cette œuvre d'évangélisation, Michel cherche à toucher un public plus large par la publication de deux livres témoignant de ses convictions. Laissons la parole à son ami Louis Sautter⁷² :

«À Veytaux, pendant les dernières années de sa vie, M. de Schoulepnikof a consacré une partie de son temps à la composition de deux ouvrages, dont l'un a paru en 1899 (Appel pressant à nos frères catholiques qui cherchent la vérité, Lausanne, Georges Bridel et Cie)⁷³, dont l'autre, terminé quelques jours avant la mort de l'auteur, est à l'impression. Le but de ces deux ouvrages est de combattre les erreurs romaines et d'éclairer ceux qui les ont adoptées. On y retrouve (nous ne pouvons encore parler que du premier, le seul que nous connaissons) les qualités maîtresses d'intelligence et de cœur de M. de Schoulepnikof, une grande lucidité, une bonne foi et une courtoisie parfaites dans la discussion, et, ce qui est encore plus important, un esprit irénique qui se communique au lecteur, et exclut toute pensée d'aigreur ou d'animosité contre les partisans des erreurs que l'on attaque. Le second ouvrage, qui ne tardera sans doute pas à paraître, est un exposé de la doctrine des Jésuites, d'après des documents originaux et d'une authenticité certaine. M. de Schoulepnikof ne pouvait parler sans indignation de ces doctrines où il voyait la négation des principes essentiels du christianisme, et la grande plaie des peuples encore soumis au joug de Rome et des Jésuites. »

Le second livre auquel l'article fait allusion s'intitule « Le Péril jésuitique »⁷⁴, il paraît en 1903, après la mort de son auteur, chez Georges Bridel à Lausanne et

chez Fischbacher à Paris. Il est préfacé par le pasteur Charles Porret qui souligne :

«C'est un écrit de polémique, mais qui est tout entier pénétré d'un souffle élevé et d'un esprit de charité. Ah! sans doute on y sent une vive et profonde indignation; mais elle jaillit d'un cœur aimant qui souffre en voyant les menées ténébreuses par lesquelles les âmes de ses frères sont retenues loin des sources de vie.” Il précise également : “Les lecteurs sérieux reconnaîtront que ce livre ne contient pas un atome d'esprit sectaire.”»

Dans la préface, Michel de Schoulepnikoff explique en quelques mots sa conversion :

«Né et élevé au sein de l'Église catholique d'Orient, j'ai été pendant de longues années membre de cette Église; mais l'étude attentive de la parole de Dieu m'a convaincu que de fausses doctrines, les unes basées sur une interprétation erronée de la Bible, les autres n'ayant pour fondement que des traditions humaines, souvent antiscrypturaires, se sont glissées dans les enseignements de cette Église; c'est pourquoi ma conscience ne me permet pas d'en rester membre.»

Ces extraits sont révélateurs de la place essentielle que Michel et Catherine de Schoulepnikoff ont donnée aux questions religieuses tout au long de leur vie. On peut dire sans risque de se tromper qu'ils ont été très influencés par le Réveil évangélique, et ont calqué leurs principes sur ceux de la Bible et des Évangiles.

La génération suivante :

Nicolas de Schoulepnikoff (1856-1934)

Nicolas de Schoulepnikoff, né le 17 novembre 1856, a passé une partie de sa petite enfance à Berlin où son père était diplomate. Les Mémoires de Kitty indiquent :

«Nous habitions à Berlin dans une charmante villa, Victoria-Strasse, nous à l'étage et les propriétaires au rez-de-chaussée. La maison donnait sur une large rue et avait aussi un jardin. Vaste salle à manger avec un bow

⁷² In : « Le Bon Messager »..., op. cit, p. 3.

⁷³ Disponible à la BCU, dépôt légal, cote 1VM26227 (le nom de l'auteur est abrégé en M. De Schff.).

⁷⁴ Disponible à la BCU, dépôt légal, cote AA 2999.

window (fenêtre en lanterne), immense table sur le bord de laquelle mon frère et moi prenions place en temps de jeu, conducteurs d'omnibus, je vous prie de croire. Je vois d'ici encore le petit corridor menant [au] salon joliment meublé, au cabinet d'étude de Papa – et cette partie de la maison à une série de chambres habitées par Miss Spencer, mon frère et mes deux sœurs. Dans le petit corridor, mon cher petit frère s'agenouillait (il me l'a raconté) pour demander à Dieu de faire que son Papa oublie que c'était le jour de la leçon qu'il devait lui donner!

Les années ont peu de beaux jours et aussi des jours d'angoisse pour mes pauvres parents. Ma seconde sœur et moi avons pris la diphtérie; pour moi elle a été mauvaise mais je suis là quand même. Mais celui qui a fait passer de si tristes moments, c'est bien Nicolas: une épidémie de croup régnait et bien des petits garçons en moururent. Et le jour angoissant vint où notre Nicolas prit cette maladie mortelle. Papa, m'a-t-on raconté, courrait d'un docteur à l'autre et réussit à ramener le célèbre chirurgien Wilms. Il y eut une scène comique: les docteurs s'emparent des nombreux jupons de la bonne Miss Spencer, jupons qui selon eux donnaient un air étouffé à la chambre et déménagent ces jupons je ne sais où [...]. Grâce à Dieu l'opération du croup réussit et à l'aide d'un tuyau passé dans le cou, les glaires furent enlevées et le petit malade put respirer. Une autre fois ce fut le tour de notre sœur Hélène auquel [sic] Wilms dut enlever un os (?) de la jambe et [la] soigner longtemps.

Les parents aussi passèrent par la maladie. Papa prit la scarlatine d'une poupée. L'enfant malade avait joué avec sa poupée et le microbe dangereux s'était glissé dans la robe que probablement mon père avait touchée. »

Au moment où la famille quitte la Russie, Nicolas est mis en pension, sans doute pour une période assez brève, chez M. Boisot⁷⁵ à Lausanne. Dès 1866, il a un précepteur,

Eugène-Édouard Delessert⁷⁶, qui suit la famille dans ses différents déplacements. Entre 1870 et 1873, il est à nouveau en pension, chez Gustave Olivier-de-Speyr⁷⁷, à la Colline, à Lausanne. En 1874, il entre au lycée Condorcet⁷⁸ à Paris, en classes de mathématiques élémentaires et de mathématiques spéciales. C'est ensuite l'École centrale des arts et manufactures⁷⁹ de Paris qui l'accueille en 1876: il est admis 24^e sur 200 étudiants inscrits, et il en sort en 1879, le 2^e sur 154 élèves diplômés, le 1^{er} sur 41 constructeurs.

Dès janvier 1880, il commence sa carrière professionnelle chez M. Théophile Seyrig, Bureau d'études de constructions métalliques (Paris)⁸⁰; une année plus tard, en mars 1881, il la poursuit à la Société de Willebroeck⁸¹

⁷⁶ Eugène-Édouard Delessert, voir note 29.

⁷⁷ Charles François Gustave Olivier-de-Speyr, fils de l'écrivain protestant Urbain Olivier (1810-1888) et neveu de Juste Olivier (1807-1876), dirige un institut pour jeunes gens à La Colline à Lausanne. Sa femme est Julie de Speyr.

⁷⁸ Le lycée Condorcet, fondé en 1803, fait partie des quatre lycées les plus anciens de Paris. Situé dans le quartier de la gare Saint-Lazare (9^e arrondissement), il est réputé pour la qualité de son enseignement et on ne compte pas les élèves devenus célèbres dans le domaine littéraire ainsi que dans celui des sciences et des techniques. Émile Zola en a fait une description dans *La Curée*, ouvrage paru en 1871. Source: www.lycee-condorcet-paris.fr (consulté le 23 mars 2017).

⁷⁹ L'École centrale des arts et manufactures, créée en 1829, s'installe tout d'abord dans l'Hôtel Salé (actuel Musée Picasso), dans le Marais, qu'elle quitte en 1884 pour s'établir à côté du Conservatoire des arts et métiers, en tant que « Sorbonne industrielle ». Actuellement logée sur le campus de Saclay, dans les environs de Paris, elle porte depuis 2015 le nom de « Centralesupélec. » De grands industriels comme Blériot, Eiffel, Latécoère, Leclanché, Michelin, Peugeot, Schlumberger sont d'anciens centraliens. Source: www.ecp.fr (consulté le 23 mars 2017).

⁸⁰ François-Gustave-Théophile Seyrig (1843-1923), associé en 1869 à Gustave Eiffel. Constructeur entre autres du pont Maria-Pia à Porto (Portugal), puis administrateur délégué et associé de la Société anonyme de construction et des ateliers de Willebroeck (Belgique), en particulier pour la construction du pont Luis I^{er} à Porto (1886). Père de Henri Seyrig, archéologue, et grand-père de l'actrice Delphine Seyrig. Source: www.paginas.fe.up.pt (consulté le 23 mars 2017).

⁸¹ Société anonyme de construction et des ateliers de Willebroeck, fondée en 1875 par Léopold Valentin. La production annuelle en ponts, charpentes, phares, dragues, chalands, bateaux-porteurs et bateaux à clapets, gazomètres, réservoirs à eau et à pétrole, etc., était en 1877 de 1 500 tonnes et atteignait en 1882 7 500 tonnes. Source: Base de données internationale du patrimoine du génie civil.

⁷⁵ Pension Boisot, dans le quartier de Saint-Pierre.

à Bruxelles, et dès 1883 à la Société internationale de Braine-le-Comte (Belgique) qui l'envoie à la fin de l'année à Lisbonne pour diriger l'exécution de ses travaux au Portugal. Il y reste une dizaine d'années et surveille la construction de plus de 200 ponts métalliques pour les principales lignes de chemin de fer.

Il se trouve au Portugal au moment de la mort de sa mère, le 24 janvier 1894. Sa sœur Hélène de Korff, dans ses lettres des 29 janvier et 11 février 1894, lui demande instamment de rentrer en Suisse pour rester auprès de son père et de sa sœur Kitty :

« Je viens à toi aussi aujourd'hui en sœur aînée, me sentant poussée par Dieu mon bien-aimé, à t'écrire. Je me suis sentie appelée à te dire qu'il me semble que ton saint devoir et privilège maintenant est de venir t'installer avec Papa et Kitty qui, sans vouloir te demander un sacrifice, soupirent après toi. Tu n'es pas obligé de gagner ta vie et tu ne conserveras plus longtemps ton père qui te chérit. Il a soif de te posséder auprès de lui et il voudrait avoir un petit home en Suisse, que Dieu indiquera, où tu pourrais vivre heureux, réjouissant par ta présence les dernières années de ton père si doux et si aimant. Tu aurais liberté complète pour ce qui concerne ta vie et pourrais recevoir et voir qui tu veux. Il y a des ressources au point de vue de la société ici et tu formerais avec Kitty une famille à notre Papa bien-aimé qui en a tellement besoin. »⁸²

Quelques jours plus tard, elle ajoute :

« Papa et Kitty voudraient faire tout au monde pour que tu sois heureux avec eux. Ils craignent de n'y pas réussir et voudraient plutôt choisir ton bonheur au leur. Ce qui est clair pour Papa, c'est qu'il te priera de venir habiter la Suisse et comme tu n'as pas besoin de gagner ta vie, tu n'as pas besoin d'être exigeant pour le salaire que tu recevrais, salaire toujours peu considérable en Suisse. C'est plutôt en

⁸² Archives privées, *Lettre du 29 janvier 1894.*

vue d'avoir une occupation que Papa veut chercher pour toi un travail en Suisse, mais pour ma part, je suis sûre que tu parviendrais à t'arranger une petite vie occupée aussi à la maison et combien Maman serait heureuse de sentir Papa entouré de ses deux enfants bien-aimés. »⁸³

Nicolas semble s'être laissé convaincre : il quitte en effet le Portugal en juin 1894 et revient s'installer en Suisse.

Le 3 novembre 1894, il épouse à la Tour-de-Peilz Caroline Glardon (1866-1943), fille d'Auguste et Adine Glardon⁸⁴ et jeune veuve de John Chapuisat⁸⁵. L'extrait du registre des mariages précise en marge : « *Le mariage ci-contre a été bénî, conformément à la loi russe, à l'Église orthodoxe russe de Genève, le 23 octobre/4 novembre 1894.* »⁸⁶ Nicolas est donc resté lié à la religion orthodoxe, alors que Caroline est la fille d'un pasteur protestant lié à l'Église libre.

Le jeune couple s'installe dans les maisons familiales à la Tour-de-Peilz (en hiver) et à Burier (en été)⁸⁷ : à l'âge de 18 mois, Caroline Glardon avait été en quelque sorte « adoptée » (même si cela n'a jamais été officialisé) par

⁸³ Archives privées, *Lettre du 11 février 1894.*

⁸⁴ Auguste Glardon (1839-1922), pasteur. Il fait ses études de théologie à Genève, puis à Édimbourg. L'Église presbytérienne l'envoie comme missionnaire en Inde (1861-1866), avec sa femme née Adine Fromont (1839-1903). Le couple se fixe ensuite à la Tour-de-Peilz où Auguste est également membre du Conseil communal. Père de dix enfants, il fait de l'aquarelle et se passionne pour la graphologie. Dès 1903, il se fixe à Cannes, où il est un membre très actif de l'Église protestante et même pasteur auxiliaire de l'Église de la Rédemption entre 1903 et 1907. Source : Archives privées.

⁸⁵ John-Charles Chapuisat (22 mai 1862-22 novembre 1887), fils de Charles-Abraham François (1833-1899), négociant, importateur de soie, consul de Suisse à Lyon, et Jeanne-Françoise Malègue (1835-1903). Son mariage avec Caroline a lieu à la Tour-de-Peilz le 26 janvier 1887, le jeune couple s'installe à Lyon et John-Charles meurt à Chênes-Bougeries (GE) le 22 novembre 1887. Source : Archives d'État de Genève, *Fonds Édouard Chapuisat*, archives privées, 272.1.1. Communication de Roger Rosset, le 15 septembre 2016.

⁸⁶ Arrondissement d'état civil de la Tour-de-Peilz, Extrait du Registre des mariages (certificat de mariage, vol. I, fol. 308), du 2 février 1897.

⁸⁷ La maison de la Tour-de-Peilz (appelée « Maison Hugonin ») a été vendue à la Commune dans les années 1940. La maison de Burier est toujours propriété de la famille.



La maison familiale de Burier.
Carte postale, date et photographe inconnus. Archives privées.

Hélène Hugonin (1838-1932), amie de ses parents et dernière représentante d'une famille qui avait joué un grand rôle dans l'histoire de la commune de la Tour-de-Peilz⁸⁸. Hélène Hugonin, propriétaire de deux maisons,

l'une à la Tour-de-Peilz et l'autre à Burier, élève Caroline, en fera son héritière, même si celle-ci ne perd jamais le contact avec sa famille d'origine, et continue à vivre avec elle après son mariage avec Nicolas. Ce qui est relevé

⁸⁸ Famille Hugonin : attestée comme bourgeoise de la Tour-de-Peilz en 1399 sous le nom de Borgognon, ce qui pourrait indiquer des origines bourguignonnes, elle a pris officiellement le nom de Hugonin (à l'origine un

prénom) dès 1470; elle y est restée jusqu'au décès d'Hélène Hugonin en 1932, dernière du nom. Son père Jaques Aloys Hugonin, décédé en 1870, a été syndic de la Tour-de-Peilz, source : Archives privées.

dans l'allocution prononcée lors du service funèbre de ce dernier, le 16 avril 1934 :

« [...] À part une année au début de son mariage et deux ans à la fin, notre frère a accepté de passer sa vie dans un ménage qui n'était pas le sien, avec celle en qui il sut toujours voir une amie et une conseillère. »⁸⁹

Le 7 décembre 1896, selon une attestation de la Chancellerie du maire de Saint-Pétersbourg,

« le gentilhomme Nicolas, fils de Michel de Schoulepnikow, en conformité à sa requête, et par suite de l'autorisation supérieure consécutive à l'avis du comité des ministres du 15 novembre de cette année, est libéré de la nationalité russe. »⁹⁰

Le 15 mars 1897, Nicolas est admis comme bourgeois de Lausanne, ainsi que sa femme Caroline et leur fille Catherine, née en 1896⁹¹. L'acte de bourgeoisie est délivré le 21 juillet 1897⁹².

En 1895, Nicolas entre à l'Université comme assistant de Jules Gaudard, professeur de construction à l'École d'ingénieurs⁹³. Celui-ci lui demande de le décharger d'une partie de son enseignement en 1901⁹⁴. Dès 1900, Nicolas est nommé professeur extraordinaire de travaux



Francis de Jongh, Lausanne

⁸⁹ Archives privées, *Allocution prononcée par le pasteur Philippe Daulte lors de l'office funèbre de Nicolas de Schoulepnikoff*, le 16 avril 1934, à la Tour-de-Peilz.

⁹⁰ Archives privées, *Copie de la traduction en français certifiée conforme par le Consulat impérial de Russie à Genève* le 23 janvier/4 février 1897.

⁹¹ Archives communales de Lausanne, *Bulletin du Conseil communal de Lausanne*, 1897, séance du 15 mars 1897, p. 141-142.

⁹² Archives communales de Lausanne, *Dossier de bourgeoisie* 300.16.1/2.

⁹³ Jules Gaudard (1833-1917), constructeur des lignes ferroviaires Yverdon-Vaumarcus et Lausanne-Villeneuve (1855-1861), ingénieur des chemins de fer en Espagne (1861-1865), professeur de construction, topographie et géodésie à l'École spéciale (dès 1865), devenue Faculté technique de l'Académie (dès 1869), puis École d'ingénieurs de l'Université de Lausanne (1891-1901).

⁹⁴ Journal de Jules Gaudard, 12-13 octobre 1899. Aimablement transmis par son descendant Adrien Veillon le 12 mai 1997. Ce manuscrit a été déposé par Adrien Veillon aux Archives de l'EPFL.

Nicolas de Schoulepnikoff.
Photographe Francis de Jongh, Lausanne.
Reproduction Truus de Jong, 2016.
Archives privées.

hydrauliques et de travaux graphiques⁹⁵, fonction qu'il exerce jusqu'en 1926, année de sa retraite.

⁹⁵ Le détail de son enseignement figure dans la brochure « *Cinquantenaire de l'École d'ingénieurs de l'Université de Lausanne 1853-1903. Album de fête* », Lausanne, 1904, p. 12 et 13.



Nicolas et Caroline de Schoulepnikoff avec leurs trois enfants, Burier, 1903.
Photographe inconnu. Archives privées.

Membre de plusieurs sociétés d'ingénieurs en Suisse et en France, il collabore également à des revues scientifiques et s'engage dans la vie communale (Commission scolaire de la Tour-de-Peilz, de 1916 à 1930).

Nicolas meurt le 13 avril 1934. La notice nécrologique parue dans le *Bulletin technique de la Suisse romande*⁹⁶ précise :

« Les très nombreux anciens élèves de M. de Schoulepnikow sont douloureusement affectés par le décès de ce maître érudit, bienveillant et "racé" qui se consacrait tout entier à son enseignement, en un temps où se consacrer tout entier à l'enseignement universitaire, c'était faire délibérément vœu de pauvreté. »

⁹⁶ *Bulletin technique de la Suisse romande*, vol. 60, 1934, cahier 9, p. 107-108. Voir aussi ROBERT, Olivier et PANESI, Francesco, *Dictionnaire des professeurs de l'Université de Lausanne dès 1890*. Université de Lausanne,

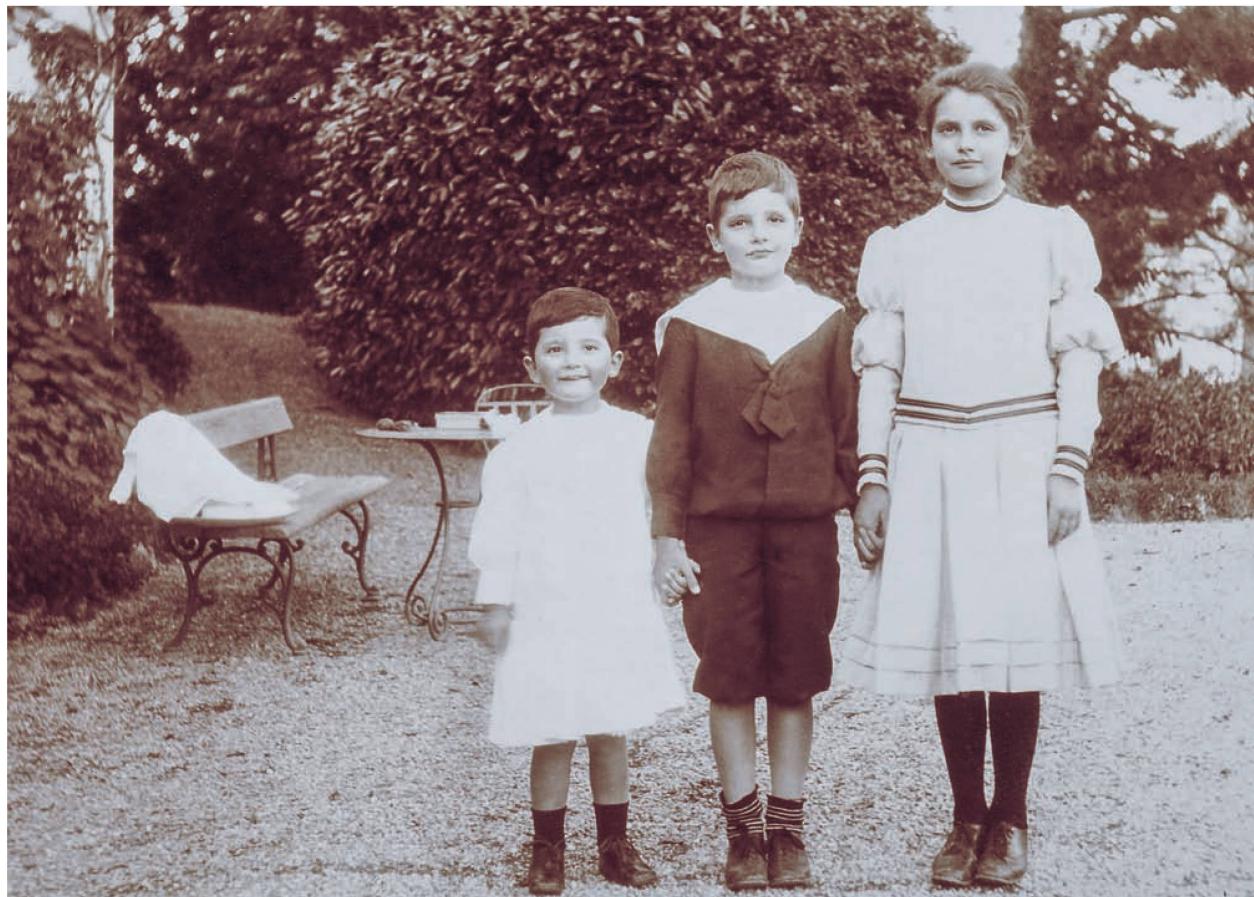
2000, p. 1162, ainsi que GODET, Marcel et alii, *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*. Neuchâtel : Éditions Paul Attinger, 1921-1933, vol. VI, p. 75.

Les descendants

Nicolas et Caroline de Schoulepnikoff ont trois enfants :

Catherine (1896-1985), qui épouse en 1922 le pasteur Bernard Terrisse (1897-1985) et l'accompagne en Afrique du Sud où ils seront missionnaires pendant près de 40 ans. Ils ont une fille, Mireille (1937-2005). Puis Paul-Michel (1900-1984) qui épouse en

premières noces (1926) Marcelle Roud (1900-1973) dont il a un fils, Pierre (1928-2002), et en secondes noces (1946) Paule Gouber (1909-1994). Le couple donne naissance à deux filles, Chantal, née en 1946, et Nadine, née en 1950. Et enfin Jean (1902-1985), qui se marie avec Antoinette Roud (1903-1984). Ils sont parents de deux fils, Guy (1930-1962) et Michel (né en 1938).



Les trois enfants : Catherine, Paul-Michel et Jean de Schoulepnikoff, Burier, env. 1905.
Photographe inconnu. Archives privées.



Catherine de Schoulepnikoff, env. 1918.
Lieu et photographe inconnus. Archives privées.

Les fils de Nicolas, Paul-Michel et Jean, deviennent tous deux ingénieurs comme leur père; à l'instar de leur grand-père russe, ils sont passionnés de musique, d'orgue en particulier. Parmi leurs enfants, on retrouve deux ingénieurs (Michel, fils de Jean, et Nadine, fille de Paul-Michel) alors que Guy, fils aîné de Jean, choisit la géologie et Chantal, fille aînée de Paul-Michel, l'histoire et les beaux-arts.

La génération suivante est représentée par Raymond Vince (né en 1963), fils de Mireille Terrisse et de Stanley Vince, puis par Yves (né en 1964) et Laurent



Paul-Michel de Schoulepnikoff, env. 1918.
W. Srebnicki photographe, Place Kléber, Strasbourg.
Archives privées.

(né en 1967), fils de Michel de Schoulepnikov et de son épouse Madeleine née Zahno⁹⁷.

Laurent et Laurence (née Stahler) de Schoulepnikoff ont trois enfants, Camille (née en 1997), Paulin (né en 1999) et Noémie (née en 2005).

⁹⁷ Michel et Madeleine de Schoulepnikov orthographient leur nom avec un v final, de même que leur fils Yves. Leur fils Laurent et sa famille, ainsi que Chantal et Nadine, filles de Paul-Michel, ont opté pour les 2 f.



Jean de Schoulepnikoff, env. 1918.
Lieu et photographe inconnus. Archives privées.

La relève est donc assurée pour la branche suisse de la famille de Schoulepnikoff.

Quelles que soient les raisons qui ont poussé la famille de Schoulepnikoff à quitter la Russie et à s'établir au bord du Léman après des années de voyage en Europe, des liens puissants se sont progressivement établis avec la Suisse romande: en s'engageant dans la vie locale par ses contacts privilégiés avec les milieux religieux, en évangélisant les ouvriers italiens, en se mettant à l'écoute des défavorisés, Michel de Schoulepnikoff a fait sa place dans cette région qu'il avait choisie pour lui et ses descendants. L'émigration des années 1860, qu'elle soit d'ordre politique, économique ou religieux, leur a évité de connaître les affres de la Révolution russe; elle leur a permis de vivre dans un pays pacifique qu'ils ont eu à cœur de servir et de représenter dans leurs carrières respectives, de génération en génération. Depuis 1897, année de l'acte de bourgeoisie accordé à Nicolas, c'est-à-dire depuis tout juste 120 ans, la famille de Schoulepnikoff s'est solidement implantée dans le canton de Vaud, tout en restant consciente de ses origines.

C'est un bel exemple d'intégration réussie, comme celle de Catherine et de Gabriel de Rumine, grands bienfaiteurs dont le nom est resté dans la mémoire lausannoise.

Il reste à retracer l'histoire des branches russes, mais ceci est une autre histoire.

Chantal de Schoulepnikoff

Chantal de Schoulepnikoff, née en 1946, est licenciée en histoire de l'Université de Lausanne. Après avoir travaillé pendant dix ans au Secrétariat de la Commission suisse pour l'Unesco (Département fédéral des affaires étrangères), elle entre en 1981 au Musée national suisse où elle est responsable de la création du siège romand au château de Prangins/VD. Après l'ouverture en 1998 de ce nouveau musée consacré à l'histoire de la Suisse aux XVIII^e et XIX^e siècles, elle le dirige jusqu'en 2006. Elle participe ensuite à la publication du «Journal de Louis-François Guiguer, Baron de Prangins». Elle est membre du Conseil de l'Association pour l'autobiographie (APA).

**Tableau généalogique abrégé de la famille de Schoulepnikoff (avec parenté de Rumine),
par Pierre-Yves Favez, 2016.**

